

RENTREE LITTERAIRE

Alain Fleischer ;  
Michel Houellebecq ;  
Maryline Desbiolles ;  
Vassilis Alexakis  
Régis Jauffret ;  
Pages III à VI et XII

Jean-Yves Cendrey ;  
Philippe Besson ;  
Philippe Claudel ;  
Laurent Sagalovitsch ;  
Alexandre Jardin

Rosetta Loy ;  
Juan Goytisolo ;  
Alan Pauls ;  
Laura Restrepo ;  
Graham Joyce  
Pages VII-VIII et XI



ESSAIS

HANNAH ARENDT

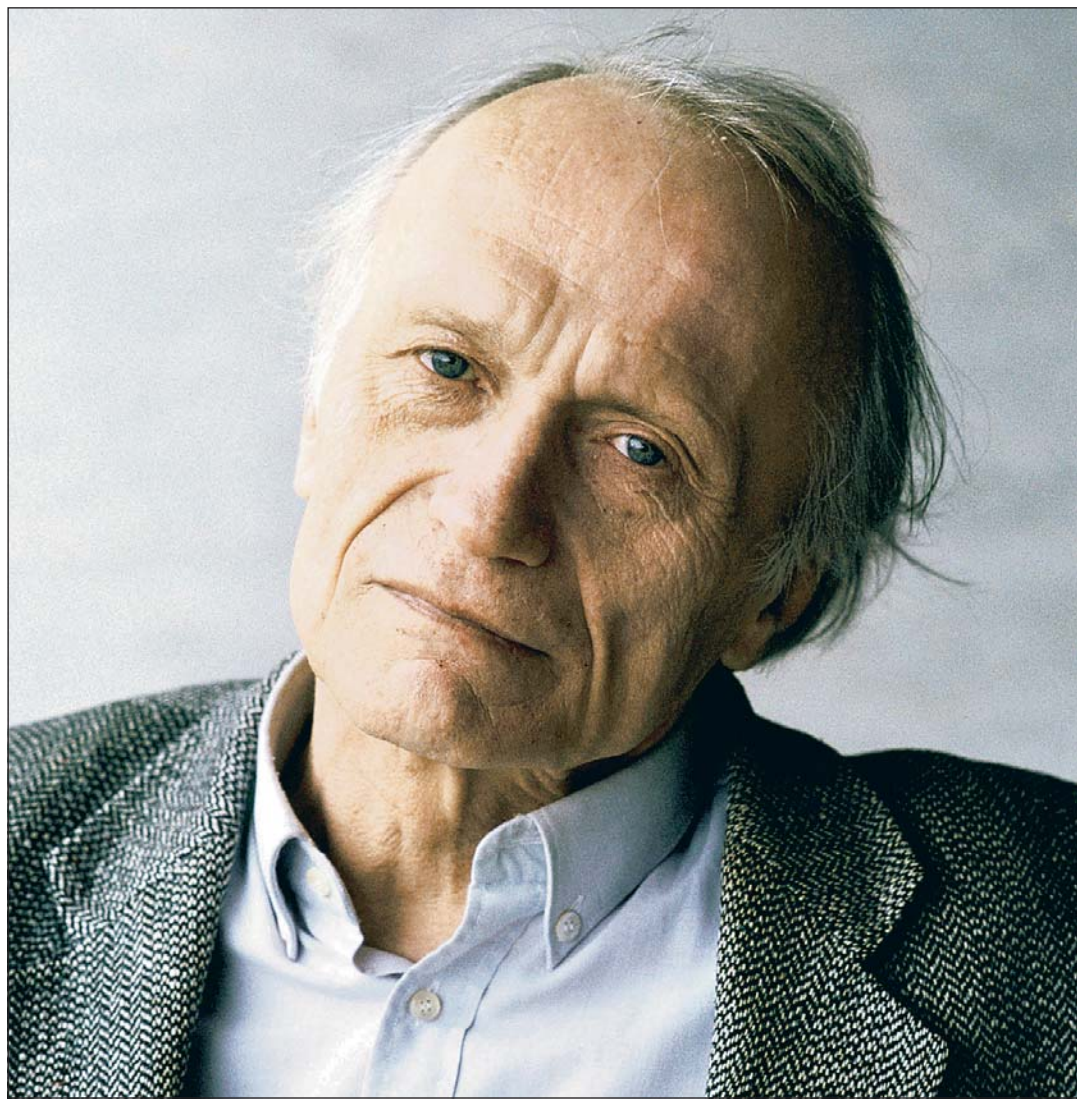
Trente ans après la disparition de la philosophe, la première édition française de son « Journal de pensée » éclaire les fondements d'une œuvre capitale

Page IX

# Explorer les failles du monde

A partir des situations les plus quotidiennes, Petr Král invente d'étonnants voyages de poésie pensante, des aventures insoupçonnées où la réalité se donne à voir dans toute son étrangeté

■ Roger-Pol Droit



Petr Král

La plupart du temps, le monde est plat. Nous avançons sans voir les abîmes ni les aspérités des choses. Les gestes quotidiens s'enchaînent, sans mystère, sans question. Boire un café, se raser, mettre une chemise, monter un escalier, prendre le train. Ou bien : pousser la porte, éternuer, rire. Ou encore : reprendre un papier dans la corbeille, relever le revers de sa veste sous la pluie, prendre sa valise, entrer dans une salle de bains inconnue. Pas de quoi s'attarder. Ce sont des actions qu'on fait sans y penser, en ayant « autre chose » en tête. Nous restons sur une surface lisse, machinale et sans faille. Ou presque.

Tout est là, dans ce « presque ». Il suffit en effet de pas grand-chose – un temps d'arrêt, une autre façon de respirer, un changement de lumière – pour que la réalité, dans ces circonstances très banales, se donne à voir dans son étrangeté. Presque rien... et le monde se démultiplie. Des souterrains s'y creusent, passages obscurs, aventureux, ou risibles. On y découvre des aventures insoupçonnées, périples infinitésimaux ou vertiges immobiles. Ces voyages imperceptibles, peu de gens s'y intéressent. Bien que ces fugues incontrôlables soient à la portée de tous, on les néglige.

Certains, malgré tout, en conservent les traces. Poètes ou philosophes, on ne sait au juste ce qu'ils sont. En tout cas, ils consignent les récits de leurs errances et retrouvaillent dans le dédale des gestes ordinaires, dessinant ainsi, avec des lacunes et des absences,

de vivre qu'on appellerait, faute de mieux, élégante. De toute façon, avec ces gens-là, peu nombreux, tout est possible.

Dans leur cohorte dispersée, on signale la présence, discrète et têtue, de Petr Král. Né à Prague en 1941, membre du groupe des

fois léger, incisif et obstiné, d'un « arpenteur de l'existence ».

Avec *Notions de base*, un autre registre est atteint. Certes, cette série de textes brefs – de trois lignes à trois pages – participe bien de la même veine, et des mêmes intentions, mais l'écriture est devenue souveraine dans sa fragilité même. Qu'il évoque café, rasage, chemise ou escalier, Petr Král compose une encyclopédie des fissures, une multitude d'accès à un univers craquelé, insolite, sensible et juste. *Notions de base* est un livre rarissime, de ceux qui ne vous laissent pas indifférent à ce que vous étiez, le dérangement étant destiné à persister.

SENTIMENT D'OBJECTIVITÉ

Le plus surprenant : le sentiment d'objectivité qui naît de ces notations poétiques et personnelles. On pourrait croire à une collection de petits délires intimes. Ils décriraient ce que ressent, de manière singulière, un individu nommé Petr Král dans les périples instantanés du jour ou de la nuit. Pas du tout. De page en page, s'imposent, dans ces vertiges, des expériences plus ou moins partagées par tous. En apprenant que « l'escalier nous offre également une chance, celle de vivre la marche comme une aventure et de s'acquitter en héros de la tâche de passant », ou bien que « même devant notre porte à nous, nous ne savons pas toujours ce qui nous attend derrière », ou encore que le vin, la nuit, « nous fait oublier notre nudité d'étrangers face à celle des choses », nous n'avons pas l'impression d'entendre les nouvelles d'un pays étranger. Plutôt des informations nous concernant, habituellement tenues secrètes.

Dans cette collection d'instantanés apparemment décousus, des lignes d'horizon se discernent. Une extrême sensibilité à l'espace, à ses variations, à ses courbures. Une attention très fine aux lumières, à leur déclin, ou à leur déchirure. Un sens aigu de ce qui se dérobe et s'absente, des détails qui glissent d'un registre à un autre, des rencontres qui donnent à voir le mouvement : « Il y a trois visions dont on ne se rassasie jamais – comme du pain pour les yeux – qui, au contraire nous soulagent indéfiniment : la vue d'un resac, du frémissement d'un feu, d'un feuillage d'arbre ridé par la brise. Les trois montrent le monde comme une métamorphose permanente et un éternel retour du même, nous rappellent qu'à notre tour nous ne sommes qu'une partie de son déferlement anonyme, et d'avance nous fondent en douce dans sa trame. »

On ajoutera, pour ne pas oublier l'essentiel, un désir incessant pour les corps des femmes, des vies possibles avec des inconnues à peine croisées, une certaine façon d'écouter leurs cris. Enfin, et surtout, le sentiment de survoler un vide, d'avancer dans un monde qui ne cesse de s'ouvrir sous nos pas et de se ressouder,

par miracle ou par inadvertance, comme un puzzle labile où « surtout le secret peut nous surprendre ». On pense à ce qui pourrait arriver si quelques tableaux de Chirico, ou Delvaux, commençaient à s'animer et se mouvoir. Ce serait peut-être aussi imprévisible que Kafka en moine zen, ou Buster Keaton en promenade chez Stendhal.

On aura remarqué qu'il est précisé, sous le titre, « proses », avec « s ». Car il n'y en pas une seule, uniforme, lisse et toujours identique. Il y a des proses parce qu'il y a des mondes. On comprend ainsi les notions de base : ces mondes sont faits d'objets disparates, de sujets qui fluctuent. Certains mondes sont rapides, d'autres très lents. Ils sont plus ou moins peuplés, parfois déserts. Cacophoniques ou silencieux par-dessous. Hostiles ou familiers, ou les deux. Obscurs ou crâment lumineux, ou variables. Et ainsi de suite. Mais aucun de ces mondes n'est plat.

NOTIONS DE BASE

Proses de Petr Král. Préfaces de Milan Kundera, Massimo Rizzante et Yves Hersant. Flammarion, 220 p., 16 €.

APARTÉ

Produits de saison

EN PUBLIANT son livre à Belgrade en 2001, Dubravka Ugresic ne pouvait pas savoir qu'il sortirait en France en pleine affaire Houellebecq. Quel dommage ! On imagine quel codicile hilarant aurait pu naître sous sa plume de cet extravagant charivari médiatique. Et comme celui-ci aurait mis un joli point d'orgue à ce qu'elle raille si talentueusement : « la vie littéraire contemporaine tout entière orientée et structurée par le marché. »

Dans *Ceci n'est pas un livre*, la romancière croate pose sur le monde des lettres le regard ébahi d'Usbek dans *Les Lettres persanes* (1). Elle a lutté, explique-t-elle, entre deux impulsions : celle qui « chuchotait à son oreille qu'un écrivain qui se respecte ne devrait pas choisir des sujets que les gens sages préfèrent ne pas aborder ». Et celle, inverse, qui veut qu'« un écrivain qui se respecte ne devrait jamais chercher à être trop sage ». Finalement, elle a préféré s'amuser. Ruer joyeusement dans les brancards de l'édition. Et en épingler au passage tous les acteurs.

Florence Noiville  
Lire la suite page XII

(1) Traduit du serbo-croate par Mireille Robin, 306 p., 18 €.

EXTRAIT

« Aucun moyen de transport n'a changé notre connaissance du monde comme le train. Avant même de nous mettre en route avec le nôtre, nous partons grâce à celui qui s'ébranle sur la voie parallèle, et qui nous fait croire brièvement que c'est nous qui nous en allons – nous ravissant perfidement le souffle pour ne nous laisser que la masse d'un corps inerte et sourd, comme revenu d'avance du voyage. Encore par la suite, pendant le trajet, le ciel vient vers nous comme jamais proche et vif entre les wagons d'un train croisé en chemin, où il claque et palpite en ruban de métal frais. Depuis que les trains existent, on sait ainsi qu'on roule toujours dans d'autres que ceux où on est assis. » (Page 32.)

les cartes de quelques contrées éphémères glissant sous la surface. Ces téméraires esquissent des portes. Elles servent aussi bien à entrer dans le réel qu'à en sortir. A moins qu'il ne s'agisse de retourner en soi-même, et de s'en absenter. A moins, encore, que ces opérations, apparemment diverses, n'appartiennent qu'à une seule et même démarche – une manière

surréalistes tchèques, vivant à Paris depuis 1968, ce poète est l'auteur d'une douzaine de recueils. Ils ont rassemblé, autour de ses traversées du quotidien en solitaire, une nuée de lecteurs fidèles. Car ces titres, notamment *Sentiment d'antichambre dans un café d'Aix* (POL, 1991) ou *Quoi ? Quelque chose* (éd. Obsidiane, 1995) indiquaient le travail, à la



Mathieu Riboulet

Le corps des anges roman

« Mathieu Riboulet écrit la nuit des histoires simples qui nous rappellent que rien n'est simple. Dangereuses aussi, comme les fils dénudés sur des existences à vif. Son livre marque pour longtemps, bien après qu'on l'a refermé. »

Olivier Pascal-Moussellard, *Télérama*

La rentrée Gallimard





L'ÉDITION FRANÇAISE

Michel Boutinard Rouelle chez Gallimard

Michel Boutinard Rouelle a été nommé directeur général adjoint du groupe Gallimard, a annoncé, lundi 29 août, dans un communiqué, le groupe présidé par Antoine Gallimard. Michel Boutinard Rouelle, qui prend ses fonctions le 1<sup>er</sup> septembre, a été directeur des affaires culturelles de la Ville de Paris de 1979 à 1985, conseiller culturel à Matignon de 1986 à 1988, président-directeur général de Havas Média Communication de 1989 à 2000, puis, après 2000, consultant indépendant. M. Boutinard Rouelle vient d'achever une mission de deux ans à La Poste pour négocier et mettre au point les accords Etat-presse-Poste signés le 22 juillet 2004. Pendant huit ans, Michel Boutinard Rouelle, en tant que représentant du groupe Havas, a siégé au conseil d'administration du groupe Gallimard, qui comprend notamment des maisons comme Denoël, POL, Mercure de France, La Table Ronde ou Joëlle Losfeld. Cette nomination intervient près de six mois après le départ de Teresa Cremisi, l'ancienne numéro deux de Gallimard devenue PDG de Flammarion au mois de mars (*Le Monde* du 25 mars).

■ **BENOÎT YVERT NOMMÉ DIRECTEUR DU LIVRE.** Le conseil des ministres a nommé Benoît Yvert au poste de directeur du livre et de la lecture, jeudi 25 août. Il succède à Eric Gross, qui avait rejoint en juin le cabinet du premier ministre, comme conseiller pour la culture et la communication. Agé de 41 ans, Benoît Yvert était conseiller technique chargé de la prospective au cabinet du premier ministre, après avoir occupé un poste de conseiller technique chargé des analyses et des études au cabinet du ministre de l'intérieur. Il avait auparavant été chargé de mission à la direction des archives auprès de Dominique de Villepin, alors ministre des affaires étrangères. Benoît Yvert est également expert en livres anciens et enseignant d'histoire à l'Institut catholique de Paris.

■ **PREMIÈRE SÉLECTION DU PRIX RENAUDOT.** Le jury a rendu public, dimanche 28 août, sa première sélection de rentrée en vue du prix qui sera attribué le 3 novembre. Pour les romans et récits : *Mes mauvaises pensées*, de Nina Bouraoui (Stock) ; *Mélopée africaine*, de Simone Bernard-Dupré (Le Serpent à plumes) ; *Je t'oublierai tous les jours*, de Vassilis Alexakis (Stock) ; *Histoire de la grande maison*, de Charif Madjalani (Seuil) ; *Sweet Home*, d'Arnaud Cathrine (éd. Phase 2) ; *Bang ! Bang !*, de Christophe Donner (Grasset) ; *Mont-Perdu*, de Michèle Gazier (Seuil) ; *Asiles de fous*, de Régis Jauffret (Gallimard) ; *Festins secrets*, de Pierre Jourde (L'Esprit des péninsules) ; *La Possibilité d'une île*, de Michel Houellebecq (Fayard) ; *Le Goût des femmes laides*, de Richard Millet (Gallimard) ; *Le Pays des vivants*, de Jean-Pierre Milovanoff (Grasset) ; *La Méthode Mila*, de Lydie Salvayre (Seuil) ; *L'Enfant de Vinci*, de Gonzague Saint-Bris (Grasset) ; *Sous le règne de Magog*, de Georges Walter (Denoël) ; *Mémorial*, de Cécile Wajsbrot (Zulma). Pour les essais : *Dictionnaire égoïste de la littérature française*, de Charles Dantzig (Grasset) ; *Le Roman de Constantinople*, de Gilles Martin-Chauffier (Le Rocher) ; *Villa blanche*, de Bruno Tessarech (Buchet-Chastel) ; *Traité d'anatomie*, d'Yves Mabin Chennevière (La Différence) ; *Au dos de nos images*, de Luc Dardenne (Seuil). Prochaine sélection le 26 septembre.

■ **PRIX. Le prix du roman Fnac** a été décerné, mardi 30 août, à Pierre Péju, pour *Le Rire de l'ogre* (Gallimard). Il a été choisi parmi 29 titres sélectionnés par un jury de libraires et d'adhérents de la Fnac. Outre *Le Rire de l'ogre*, quatre ouvrages ont été retenus par les deux jurys : *Owen Noone et Marauder*, de Douglas Cowie (éd. Christian Bourgois) ; *Magnus*, de Sylvie Germain (Albin Michel) ; *Le Pays des vivants*, de Jean-Pierre Milovanoff (Grasset) ; *Quatre saisons à Mohawk*, de Richard Russo (Table ronde). L'écrivain Amos Oz a reçu, dimanche 28 août, le **prix Goethe** de la ville de Francfort pour l'ensemble de son œuvre. Le **prix Marcel-Pagnol** a été attribué à Pierre Pelot pour *Méchamment dimanche* (éd. Héloïse d'Ormesson). Le **prix Livres et Musiques** de la ville de Deauville a été remis à Max Genève pour *Le Violoniste* (Zulma). Déborah Heissler a reçu le **prix de poésie de la Vocation** (Fondation Marcel Bleustein-Blanchet), doté de 3 100 €, pour *Près d'eux, la nuit sous la neige* (Cheyne éditeur).

RECTIFICATIFS

■ **LAFCADIO HEARN.** L'écrivain Lafcadio Hearn n'est pas d'origine américaine comme nous l'avons écrit par erreur dans l'article « Eloges de l'exil » (« Le Monde des livres » du 12 août). Né en 1850 dans l'île de Leucate (mer Ionienne) d'une mère grecque et d'un père anglais, il était de nationalité britannique, jusqu'à ce qu'il se décide à se faire naturaliser japonais.

■ **BAYON.** La photographie illustrant l'article consacré à Bayon (« Le Monde des livres » du 26 août) représente le phare de Nidivic et non celui du Creac'h.

LE NET LITTÉRAIRE AVEC **LeMonde.fr**

Chaque semaine, « lemonde.fr » propose aux lecteurs du « Monde des livres », la visite d'un site Internet consacré à la littérature.

Conflit virtuel

<http://home.worldonline.es/federica/edam/indexb.htm>

■ **POUR DOMPTER** Edward Amiga, hyper-nouvelle de Fred Romano (1), l'internaute se doit préalablement d'activer l'option « autoriser les fenêtres pop-up » de son navigateur. « N'utilisez pas le bouton retour, laissez-vous plutôt porter par le texte », prévient son auteur, ajoutant que sa « lecture, tout comme l'écriture électronique, diffère légèrement des façons traditionnelles liées au papier. Ici, vous n'aurez pas à tourner les pages, mais à cliquer sur les liens. (...) et à découvrir la nature de l'attache ».

Edward, professeur au chômage, « débarrassé des contraintes stupides de l'enseignement », se consacre désormais à plein-temps à « son grand œuvre » : une bande-son qu'il vient tout juste de parachever sur un légendaire ordinateur, le Commodore Amiga. Au

comble de la béatitude, il est interrompu. Sa fille se tient à sa porte, « venue une fois de plus lui reprocher son absence d'ascendance », songe-t-il. Edward avoue être torturé par le remords, n'ayant pas « voulu reconnaître sa fille pour des raisons qu'il se refuse à reconnaître ». Le récit se dévoile, par fenêtres interposées, au fil des états d'âme et des apartés de ce duo. Le père tarde à ouvrir sa porte. Le lecteur, sollicité, est identifié à la jeune femme et se doit d'entrer un mot de passe – qu'il ignore évidemment – pour prouver son identité. La porte reste close. Econduit, le lecteur goûte dès lors à l'amertume de cette relation. Dépité et frustré, il lui reste à tourner la page.

**Marlène Duret**  
**Lemonde.fr**

(1) Du même auteur, *Le Film pornographique le moins cher du monde*. Ed. 2000.

L'autre versant de la rentrée

La rentrée éditoriale n'est pas seulement propice à la publication de romans.

De nombreux documents et essais sont proposés par des éditeurs généralistes ou spécialisés

■ **L'**automne, il n'y a pas que les romans. La montagne de l'édition française a un autre versant, celui des essais et des documents. Dans sa livraison du 8 juillet, l'hebdomadaire professionnel *Livres Hebdo* en avait sélectionné pas moins de... 745. Comme chaque année, parmi la cohorte de documents de rentrée, certains vont apporter leurs lots de révélations – parfois sulfureuses ou voulant l'être –, d'autres susciteront des débats ou des polémiques.

Parmi les grandes tendances de la rentrée, de nombreux ouvrages traitent du pétrole, de l'islam ou encore de l'Europe après la victoire du « non » au référendum français du 29 mai. A moins de deux ans de l'élection présidentielle, en 2007, les livres sur les hommes politiques éclosent, parmi lesquels on trouve notamment *Nicolas Sarkozy ou le destin de Brutus*, signé par un collectif baptisé Victor Noir – référence au journaliste du XIX<sup>e</sup> siècle (Denoël). De nombreux documents, parmi lesquels *Entre gens de bonnes compagnies*, de Solveig Godeluck (Albin Michel), traitent du monde de l'entreprise et de la finance.

« REDONNER DU SENS »

La rentrée 2005 comporte aussi une brassée de biographies ou autobiographies. Ainsi, par exemple, *Signoret, une vie*, d'Emmanuel Guilhaud, à l'occasion du vingtième anniversaire de la mort de la comédienne (Privé). Le nouveau pape reste également d'actualité : les éditions Bayard proposent une biographie du chef de l'Eglise catholique, *Benoît XVI, pape de la contre-réforme ? Les ouvertures d'un pontificat*, de Michel Kubler, en codition avec le quotidien *La Croix*, tandis que notre collaborateur Henri Tincq publie, en octobre, chez Stock, *Ces grands papes qui ont fait l'histoire*.

L'éditeur Robert Laffont livre ses mémoires dans *Une si longue quête* (éd. Anne Carrière). Fayard publie les *Confessions*, de Patrick Poivre d'Arvor, un livre d'entretiens avec Serge Raffy. L'ouvrage

précède de peu une biographie – non autorisée celle-là – du journaliste Bernard Violet chez Flammarion.

Mais qu'est-ce qu'un document ? Dans l'édition, on établit classiquement une partition fiction/non-fiction. Sous ce dernier vocable, se retrouvent notamment les sciences humaines et sociales, la religion, l'esotérisme, les dictionnaires et encyclopédies, le scolaire ou le parascolaire, et, bien sûr, les documents et les essais : « *Un essai est une analyse de la société, un document est un témoignage ou une enquête, une investigation* », estime Alexandre

mise à jour d'un ouvrage de l'abbé Pierre, complété par un nouvel appel contre la pauvreté.

Selon Olivier Rubinstein, directeur général de Denoël, qui édite notamment depuis 1999 les ouvrages de la collection « Impacts », le secteur du document est « le seul dont on voit, quand c'est réussi, l'incidence sur le public ou les médias. Ce sont des livres qui parfois arrivent à susciter de véritables débats ».

Fondées en mai 2004, les éditions Privé se sont spécialisées dans le genre et publient chaque année une vingtaine de livres, notamment documents ou biographies non autorisées. La maison a

conçus comme des outils. Parmi les nouveautés, un *Atlas des fractures sociales*, ou un documentaire junior, *Les villes entre elles*. Pour Henry Dougier, directeur général des éditions Autrement, « il s'agit d'un projet volontariste. Un document aide à comprendre la société et aide donc à agir ».

Dans l'économie d'une maison d'édition, la fabrication d'un document prend le plus souvent du temps : « Chez Albin Michel, 90 % de la production sont des commandes, indique Alexandre Wickham. Nous travaillons à horizon de dix-huit mois à quatre ans. Mais nous pouvons être plus réactifs. »

MARCHÉ MOROSE

En mai, Albin Michel avait publié *Le Fils du serpent*, de Airy Routier, consacré à la vie du financier Edouard Stern, assassiné à Genève en mars. Le livre avait été livré en deux mois. « Cela fait partie du rôle de l'éditeur d'être dans l'actualité, mais cela ne se réduit pas à cet exercice », ajoute Alexandre Wickham. Le livre a été vendu à 75 000 exemplaires pendant l'été, indique l'éditeur.

Pourtant, le marché du document est au diapason de la situation actuelle. Si les ventes d'essais et de documents ont augmenté de 3 % en 2004, selon les données de *Livres Hebdo* I + C, elles sont, au premier trimestre 2005, en retrait de 3 % dans un marché du livre lui-même en recul de 2,5 %. Depuis le début de l'année, les ventes en librairie s'effritent.

Certains éditeurs, qui n'hésitent pas à parler de marché morose, pointent une surproduction inquiétante qui peut compenser le tirage moyen en baisse. Cependant, tempère Olivier Rubinstein, « les documents, quand ils se vendent, peuvent se vendre vite et bien ».

Vu leur nombre, la rentrée des documents sera donc chaude. Et ce, d'autant plus que leur durée de vie, sur les tables des libraires, est de plus en plus courte. Un destin que ces ouvrages partagent avec les romans.

**Bénédicte Mathieu**

Un dictionnaire pour aimer le livre

■ **Q**uoi de plus simple et familier qu'un livre ? Mais a-t-on seulement idée, en commençant tranquillement une lecture, de la complexité de ce qui s'est passé en amont ? A-t-on idée de la chaîne de compétences qui va de l'auteur au lecteur, en passant par l'éditeur, le directeur de collection, le documentaliste, l'illustrateur, le correcteur, le développeur de logiciel, le graphiste, le maquettiste, le graveur, le flasheur, l'imprimeur (dit « de labeur »), le papetier, le fabricant d'encre, le brocheur, le relieur, le distributeur, le diffuseur, le représentant, le libraire (de neuf), le journaliste, le bibliothécaire, le libraire (d'ancien), le bibliophile ? Que sait-on de l'évolution historique de ces activités qui permettent, depuis Gutenberg, la profonde diffusion de la culture et des idées ?

Le deuxième et avant-dernier tome du *Dictionnaire encyclopédique du Livre* (1), monumentale et passionnante entreprise éditoriale, dirigée par

Pascal Fouché, Daniel Péchoin, Philippe Schuwer et rédigée par une équipe de spécialistes très pédagogues (« Le Monde des Livres » du 14 juin 2002), explore tous les aspects – historiques, esthétiques, juridiques et techniques – de ce que l'on appelle par commodité les « métiers du livre », depuis la lettre E (Eau-forte, Ebarbarge, E-book, Ecole des Loisirs...) à la lettre M (Mulhouse et sa bibliothèque, Multimedia, Musique gravée, Mylar)... Et si l'on est rebuté par les chiffres, les dates et les explications, on se distraira avec le langage imagé des typographes et des libraires (cf. Epidermure, Equarisseur, Hareng, Jupou, Lambda, Lingot ou Manicule) et les magnifiques illustrations qui rendent ce gros livre tout à fait fascinant à feuilleter...

« AMATEURS, EMPRUNTEURS ET VANDALES »

On pourra aussi se familiariser avec certaines polices de caractères, présentées en planches typographiques, ou lire la très spirituelle

entrée « *Ennemi du livre* » : y sont recensés l'humidité, la lumière, l'acidification du papier, les champignons, les insectes, les rongeurs, mais surtout et avant tout la race humaine – parmi lesquels les « amateurs, emprunteurs et vandales », les « professionnels » (qui surchargent leur livres de signes de possession), ceux qui, faisant la guerre, détruisent les bibliothèques (d'Alexandrie en 47 av. J.-C., de Holland House à Londres en 1940 et de Sarajevo en 1992), ceux qui tiennent à jour l'Index romain, ceux qui brûlent les livres, ceux qui les censurent... et enfin, les femmes qui, selon Octave Uzanne en 1888, se tiennent « aux antipodes de la bibliophilie ».

**Claire Paulhan**

(1) *Dictionnaire encyclopédique du Livre*, sous la direction de Pascal Fouché, Daniel Péchoin et Philippe Schuwer, Editions du Cercle de la Librairie, 1 074 p., 195 €.

AGENDA

FEUILLES D'AUTOMNE

A Paris, les 3 et 4 septembre, le festival de la rentrée littéraire Feuilles d'automne se tiendra au Sénat et au jardin du Luxembourg ; y seront accueillis cent auteurs de romans et vingt auteurs jeunesse qui participeront activement aux animations du festival, suivies systématiquement de dédicaces. Pour cette 3<sup>e</sup> édition, des « coups de cœur » réuniront pendant une demi-heure un « ancien des Feuilles d'automne » et un écrivain reconnu ; les deux participants défendront un auteur sélectionné par le festival (de 10 à 19 heures ; rens. : [www.feuillesdautomne.com](http://www.feuillesdautomne.com)).

■ **LE 3 SEPTEMBRE. PENNAC. A Montélimar (26)**, en amont de la 10<sup>e</sup> édition des Cafés littéraires, est proposée une rencontre avec Daniel Pennac (à 20 h 30, à l'auditorium Michel-Pétrucciani).

■ **DU 4 AU 7 SEPTEMBRE. POÉSIE. A Liège (Belgique)**, la 24<sup>e</sup> édition de la Biennale internationale de poésie, placée sous la présidence d'Abdel-

latif Laâbi, aura pour thème « Les mots qui brûlent » et rendra hommage à Arthur Haulot lors de la séance d'ouverture (rens. : 00-32-25-11-91-22 ou [www.maison-internationale-poesie.be](http://www.maison-internationale-poesie.be)).

■ **LE 8 SEPTEMBRE. JIHAD. A Paris**, table ronde sur le thème « Quelle riposte au jihad ? » proposée par La Fondation pour l'innovation

politique et la chaire du Moyen-Orient Méditerranée de Sciences-Po, pour la sortie d'*Al-Qaida dans le texte* (PUF), ouvrage dirigé par Gilles Kepel, qui débattrà avec Frank Debié, François Ewald et Stéphane Lacroix (de 17 heures à 20 heures, 53, quai d'Orsay ; rens. : 01-47-53-67-00).

■ **LE 10 SEPTEMBRE. EGLOFF. A Grignan (26)**, débat autour du livre *L'Etourdissement* de Joël Egloff (Buchet-Chastel), en présence de l'auteur et animé par Carinne Farge (à 17 h 30 chez Colophon).

■ **DU 13 SEPTEMBRE AU 10 NOVEMBRE. A Paris**, à la bibliothèque Forney, exposition « Dans la gueule du loup. Regards croisés sur le petit Chaperon rouge » où treize illustrateurs donneront une lecture des

principaux moments du conte et l'exposition de 43 illustrations d'artistes contemporains (de 13 h 30 à 20 heures du mardi au samedi ; 1, rue du Figuier, 75004 ; rens. : 01-42-78-14-60).



## LITTÉRATURES

## « Mes histoires me rendent à ce que j'ai perdu »

Romancier, essayiste, photographe, Alain Fleischer publie en cette rentrée littéraire un roman enchanteur, « Immersion », et un essai sur « L'accent une langue fantôme ». Dans un entretien, il explique en quoi son travail d'écriture se rapproche de celui d'un archéologue

## D'où viennent vos histoires ?

Je dirai d'abord qu'elles viennent de loin dans ma propre histoire : il ne m'arrive jamais de me mettre au travail à partir d'une idée nouvelle, ou récente. Il faut qu'un thème de départ, un projet, ait résisté (et d'abord à moi-même) pendant plusieurs années, souvent plusieurs décennies, pour que je cède, enfin convaincu que le moment est venu de m'y consacrer, de lui donner sa place. Cette ancienneté de l'idée de départ brouille l'origine de mes livres, mais elle désigne aussi un temps encore antérieur à celui de ce que je viens d'évoquer. L'épicentre de l'ébranlement d'où procède l'écriture se situe pour moi dans cette Europe centrale où je ne suis pas né, à une époque où ceux dont je suis issu y ont disparu, me laissant au bord de cette disparition.

Mes histoires me rendent à ce que j'ai perdu, sans, me semble-t-il, céder à la tentation passiste ou historienne, car d'aussi loin qu'elles me viennent (en fait, quelques décennies), elles attendent le moment où elles me permettent de parler du présent, elles ont attendu leur heure. Je ne parle donc ni de ce que je n'ai pas connu ni de ce que j'aurais aimé connaître, mais de ce qui, dans notre présent ou dans un futur trop prévisible, continue d'être mis en ruine par le même désastre. C'est un peu comme ces bombes de la première guerre mondiale qui explosent encore aujourd'hui dans les champs : cette guerre-là, encore antérieure au cataclysme dont je ressens le tremblement, n'est pas finie, elle continue de faire des morts.

**L'Europe, la vieille Europe, est le cadre de ces histoires. Mais c'est beaucoup plus qu'un décor... Dans le dernier chapitre**



« Il faut qu'une image photographique dise et montre ce qui n'est saisissable que par la photographie »

**d'Immersion, vous évoquez « la fin de l'Histoire » et « le bord de la géographie ». Pouvez-vous expliquer ces notions ?**

A ce moment du roman, les deux personnages sont arrivés à l'extrémité sud de la Sicile, là où toute l'Europe est dans leur dos, toute son histoire, lourdement chargée de mots. Face à eux, la mer, tournée vers un au-delà de l'Europe – cet autre rivage où, dans le mythe, la belle Europe enlevée doit connaître l'extase –, leur apparaît

comme un espace de pure géographie. Ce serait ignorer que la terre continue sous la mer, et que la mer, sous sa surface d'images, est encore, dans ses fonds, un vaste cimetière de mots, plein de fantômes, de noyés morts-vivants. La mer est aussi donnée comme le lieu où une nouvelle terre peut apparaître : surgissement d'une île, comme cela se voit en Méditerranée, entre l'Italie et la Tunisie, entre l'Europe et l'Afrique ou entre l'Occident et l'Orient. Il déserte, évidemment, à

la fois géographie nouvelle et histoire vierge : pourrait-on dire « terre promise » ? La mer est une mémoire riche d'autres souvenirs que les souvenirs.

**Littérairement, avez-vous un plan, un projet d'ensemble, un dessein ?**

Il y a deux sortes de plans : celui de l'architecte et de son bâtiment à construire et celui du site à exhumer, encore invisible sous les pieds de l'archéologue. Je me sens plus proche de ce dernier, qui commen-

## QUELQUES TITRES

*Là pour ça*, roman (Flammarion, 1986, rééd. Flammarion/Léo Scheer, 2003).

*Quelques obscurcissements*, récits (Deyrolle, 1991).

*La Femme qui avait deux bouches*. Récits (Seuil, « Fiction & Cie », 1999).

*La Pornographie. Une idée fixe de la photographie* (La Musardine, 2000).

*Quatre voyageurs*, roman (Seuil, « Fiction & Cie », 2000, et Points).

*Les Trapézistes et le rat*, roman (Seuil, « Fiction & Cie », 2001, et Points).

*Les Ambitions désavouées*, roman (Seuil, « Fiction & Cie », 2003).

*Les Angles morts*, roman (Seuil, « Fiction & Cie », 2003).

*La Vitesse d'évasion*, catalogue collectif (MEP, Léo Scheer, Centre Pompidou, 2003).

*La Hache et le Violon*, roman (Seuil, « Fiction & Cie », 2004, et Points).

*La Femme couchée par écrit* (Léo Scheer, 2005).

*Eros/Hercule. Pour une érotique du sport* (La Musardine, 2005).

ce à gratter la terre là où il découvre l'émergence d'un fragment. Bien sûr, cet indice sur lequel mon regard bute, et que je fais mine de découvrir, c'est moi qui l'ai posé là, pour ne pas oublier ce qui est en dessous, et dont je soupçonne l'existence sans en connaître l'aspect, la configuration. Je découvre le plan en grattant le sol : tel est le travail d'écriture. J'improvise les feuilles selon mon humeur et c'est ainsi qu'écrivant je mets au jour. Et s'il arrive un moment où l'archéologue se fait architecte, alors, pour que l'édifice continue de s'élever sans s'écrouler, je cherche parmi les pierres dont je dispose celle qui convient le mieux à une place donnée, dans un moment donné.

**Quelles relation établissez-vous entre vos différents modes d'expression ? Quelle est la place particulière (ou non) de la littérature ?**

J'aurais tendance à me méfier de l'expression « créateur multidisciplinaire » (ou, pire encore, « transdisciplinaire ») dans la mesure où je ne suis pas un écrivain qui fait des films, un cinéaste qui expose des œuvres d'art dans les galeries ou les musées, un photographe qui prend la plume. Chacun de mes projets dans les différentes pratiques prend naissance dans un champ conceptuel, théorique, qui lui est propre, et avec un souci aigu de la pertinence, de la spécificité : il faut qu'un livre se donne tous les moyens de la langue et de la littérature pour refuser de devenir un film, il faut qu'un film, grâce à son langage cinématographique propre, résiste irréductiblement à tous transferts vers sa « novélisation », comme on dit affreusement ; il faut qu'une image photographique dise et montre ce qui n'est saisissable que par la photographie. Si je suis attiré par les zones de rencontre et de frottement des territoires artistiques et des moyens d'expression, chacun m'appelle dans son camp

et m'invite à devenir un individu différent de celui que je suis ailleurs.

Je ne suis pas tout à fait la même personne comme écrivain et comme cinéaste, convaincu que si l'écrivain que je suis devait faire des films, ce ne serait pas ceux que je tourne en tant que cinéaste, et réciproquement si le cinéaste en moi se mettait à écrire. Mais ce qui donne à la littérature une place peut-être centrale, c'est la capacité de la langue à programmer et à commenter tout ce qui l'excède : images, sons, formes, dispositifs, etc.

**Peut-on imaginer dans l'écriture quelque chose d'équivalent à la présence de l'accent d'une « langue première » (maternelle, d'origine, etc.) dans la « langue seconde », ce français que vous écrivez ?**

Cette question me trouble d'autant plus que, ayant toujours écrit en français, j'ai l'impression, voyant mes livres édités, d'être un auteur traduit. Mais traduit de quelle autre langue ? Les livres que j'ai publiés, je n'ai pu les écrire que dans la langue française : si j'avais dû écrire dans une autre langue, j'aurais écrit d'autres livres. Et d'ailleurs, mes livres ne sont traduits dans aucune langue (à la seule exception d'une brève nouvelle traduite en néerlandais : j'y vois la preuve d'une difficulté à les traduire et d'une économie peu rentable de leur traduction).

Ma langue première est le français, je n'écris que dans cette langue, seule cette langue me permet d'écrire ce que j'écris. Mais peut-être ai-je gardé l'accent – inaudible dans la chose écrite – d'une langue dont je n'aurais appris que cela : son accent, et qui aurait disparu dans mon incapacité à l'apprendre. Je me traduis moi-même en français, je suis l'auteur français qui me traduit.

**Propos recueillis par Patrick Kéchichian**

## Absolue singularité de l'accent

L'ACCENT  
UNE LANGUE FANTÔME  
d'Alain Fleischer.

« La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle »,  
Seuil, 178 p., 16 €.

Il est étrange et intéressant de constater combien l'essai d'Alain Fleischer prend appui sur un point de détail linguistique pour rejoindre sans tarder des questions qui touchent et manifestent l'intimité de nos origines et de nos filiations. « *Ultime écho de ce qui risquait de se perdre dans l'erreur ou dans l'oubli* », l'accent est ainsi « comme [la] trace d'un langue fantôme, absente, inactuelle, cachée

dans la profondeur de champ phonétique et acoustique d'une langue présente, actualisée dans la parole ». Certes, il existe une multitude d'accents, de la haine ou du désespoir à la vérité, du repentir à la foi et à la fraternité, qui expriment nos divers états d'esprit ou d'humeur, nos attitudes comme nos répulsions. Par définition, ils sont en perpétuelle métamorphose, et les accents de la victoire peuvent très vite devenir ceux de la défaite. Mais l'accent de cette « langue première » dont nous demeurons « potentiellement dépositaire » dans « toutes sortes de langues secondes » qu'il peut nous arriver de parler, constitue, lui, une

irréductible singularité, un signe de reconnaissance.

Le détour par lui-même qu'accomplit Alain Fleischer dans un beau « Fragment autobiographique » inséré dans son essai n'est ni fortuit ni de simple complaisance. C'est surtout une manière de rendre concrète et palpable, audible, la question des origines. Dans sa « petite tour de Babel familiale », où le hongrois et le catalan, le français et le castillan se croisaient, Fleischer a pu se forger une langue propre, avec ses éclats et ses accents. Une langue qui devait devenir celle de ses livres. Et pour se faire une voix, il est nécessaire de développer son

écoute des autres voix. La deuxième partie du présent ouvrage donne à entendre quelques intonations que le cinéaste parlant a immortalisées, tel Chaplin dans *Le Dictateur* ou Eric von Stroheim dans *La Grande Illusion*.

« *A quoi pourrait bien ressembler l'accent de nulle part ?* » Pour trouver une autre réponse qu'un silence un peu sidéré, il faudrait, comme le souligne Alain Fleischer, imaginer un « non-lieu », une « non-langue » et aussi une absence d'origine. Seuls les anges, peut-être, savent parler cette langue pure de toute origine, de tout « accent »...

P. K.

## Alain Fleischer, un virtuose du jeu sur le double et le miroir

## PARTI PRIS

**VOICI CERTAINEMENT** un roman qui, avec celui de Michel Houellebecq, devrait être un événement de cette rentrée, s'il était question de littérature. Mais autant il est facile de commenter Houellebecq, désormais vedette, en l'ayant à peine lu, et d'assurer son succès commercial en prétendant le dénoncer, autant il est difficile de transmettre, en quelques phrases, le plaisir qu'on prend à suivre Alain Fleischer, une fois de plus, dans son histoire, sa géographie, et l'admiration qu'on éprouve pour sa virtuosité, d'écriture, de composition, toujours plus grande, jamais gratuite. Plus encore que pour ses trois précédents romans, *Les Ambitions désavouées*, *Les Angles morts*, *La Hache et le Violon* (1), il serait absurde de vouloir donner l'argument d'*Immersion*, puisque le narrateur lui-même ne sait pas exactement s'il doit retrouver l'histoire qu'il recherche, ou bien l'inventer. Il faut plutôt suivre le conseil que donne le titre et s'immerger dans Venise, où commence le récit, cette ville plongée dans ce que les photographes (Fleischer est aussi photographe) nomment le « bain d'arrêt » – entre fixation et révélation des images –, ce lieu « où tout n'en finit pas de finir, ce qui permet de croire que dans ce qui reste et qui survit, si

mince cela soit-il, tout, pour chacun, peut à tout instant recommencer ».

Le narrateur, David Fischer, est venu, croit-il, passer quelques jours à Venise pour photographe, avant ceux de Livourne et de Rome, le cimetière juif du Lido et y collecter quelques noms. Il doit aussi interroger le vieux prince Avigdor Sforno – un érudit hanté par le Shakespeare du *Marchand de Venise* – sur un fait divers fascinant « remontant à la période de l'après-guerre ». Mais dans le hall de son hôtel, le Hungaria, Fischer croise une jeune Tchèque, danseuse aquatique. Immédiatement, il reconnaît en elle Stella, son amie de Buenos Aires disparue vingt ans plus tôt, noyée – sans qu'on retrouve jamais son corps. La nageuse d'aujourd'hui a pour prénom Vera – elle a aussi une sœur, ou un double, Sara – et elle est le sosie de Stella au moment de sa disparition. Sa réincarnation ? Sa descendante – Stella est-elle vraiment morte noyée ? Et qui était Stella, d'où venait ses parents ? Car, en Argentine, pres-

que tout le monde vient d'ailleurs. En outre, Vera et Sara s'appellent Fischer. Quel rapport avec David, le narrateur ?

Avec son talent pour jouer sur le double, le dédoublement, la doublure, le flou des identités, Fleischer aurait pu faire de cette histoire d'étoile – Stella – tout un roman. Il l'a fait, car à la fin du livre, on en sait beaucoup plus sur cette Stella de Buenos Aires. Mais il ne pouvait se contenter de cela, surtout à Venise, « cette interface entre celui que l'on est depuis toujours et celui que l'on attend, que l'on espère devenir, entre celui que l'on n'a jamais été et celui que l'on ne cessera plus jamais d'être ».

Cette « capitale de l'humanité survivante », mais aussi créatrice du ghetto, où l'on est sans cesse confronté à son reflet dans l'eau, à son double inversé, à son semblable et à son contraire, est le lieu idéal pour passer de l'autre côté du miroir. Un vrai bonheur pour Alain Fleischer, qui invite son lecteur à l'accompagner dans cette nouvelle odyssée.

Venise/Trieste, où toute l'ancienne Autriche-Hongrie « s'est poussée jusqu'à un bord de mer ». Les mots/les images, « deux langages qui sont les plus opposés l'un à l'autre que l'on puisse concevoir (...) comme le silence s'oppose au bruit, comme la fixité s'oppose au mouvement ». Le narrateur/l'auteur, celui que « rien n'oblige au réalisme ». Le maître, David/le valet, David « mon factotum, mon double, ma doublure, mon alter ego ». Le biographe/le romancier, « un biographe qui a tous les droits » et peut affirmer : « L'authenticité des faits n'est guère un critère passionnant, il y a entre l'authenticité et la vérité une distance finalement plus grande qu'entre la vérité et le mensonge, car l'authenticité se donne les habits de la morale et du droit, pour se présenter comme la vérité, tandis que le mensonge ne cherche à se donner que les habits de la vraisemblance. »

Mais l'on ne serait pas vraiment dans un récit d'Alain Fleischer si la figure essentielle, à côté de celle de la femme, éternelle revenante, n'était pas celle d'un vieux maître, éternel survivant, qui ramène le lecteur, du côté de l'obsession historique et géographique de l'auteur, cette Europe centrale dont il est issu sans y être né, cette Europe cosmopo-

lite, perdue, engloutie, pas seulement dévastée, mais à jamais éliminée, juste au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, par la barbarie nazie.

Dans *La Hache et le Violon*, le vieux maître était Chamansky, ingénieur devenu luthier. Ici, Avigdor Sforno a lui aussi été un scientifique. Mais depuis quelque cinquante ans, Shakespeare, et singulièrement « l'histoire de la livre de chair réclamée par le Juif Shylock à son noble débiteur vénitien » dans *Le Marchand de Venise*, est la seule préoccupation de cet « homme d'une autre époque, fils unique d'un aristocrate de Venise d'origine juive espagnole et d'une coreligionnaire de Trieste, dont la famille était venue de Budapest, parmi le flux des émigrants israélites des grandes villes de l'Autriche-Hongrie, au début du siècle ». C'est évidemment lui qui vous donnera, lecteurs, après immersion, la clé de l'histoire de Stella. Quant à l'histoire, elle n'a pas de clé et n'en finit pas de susciter, avec enchantement, des romans.

Josyane Savigneau

**IMMERSION**, d'Alain Fleischer.  
Gallimard, « L'infini », 330 p., 19,90 €.

(1) Seuil, « Fiction & Cie ».





# Michel Houellebecq, un voyage au bout de l'humanité

Au-delà de l'effervescence médiatique et éditoriale qui accompagne sa sortie, « La Possibilité d'une île » est sans doute le plus maîtrisé des romans que l'écrivain ait publiés à ce jour

**LA POSSIBILITÉ D'UNE ÎLE**  
de Michel Houellebecq  
Fayard, 488 p., 22 €.

Lire Houellebecq, enfin. Se concentrer sur son dernier roman, *La Possibilité d'une île*, faire abstraction de l'effervescence médiatique, des polémiques, de l'« affaire ». Revenir aux mots, aux phrases, au livre. À l'essentiel.

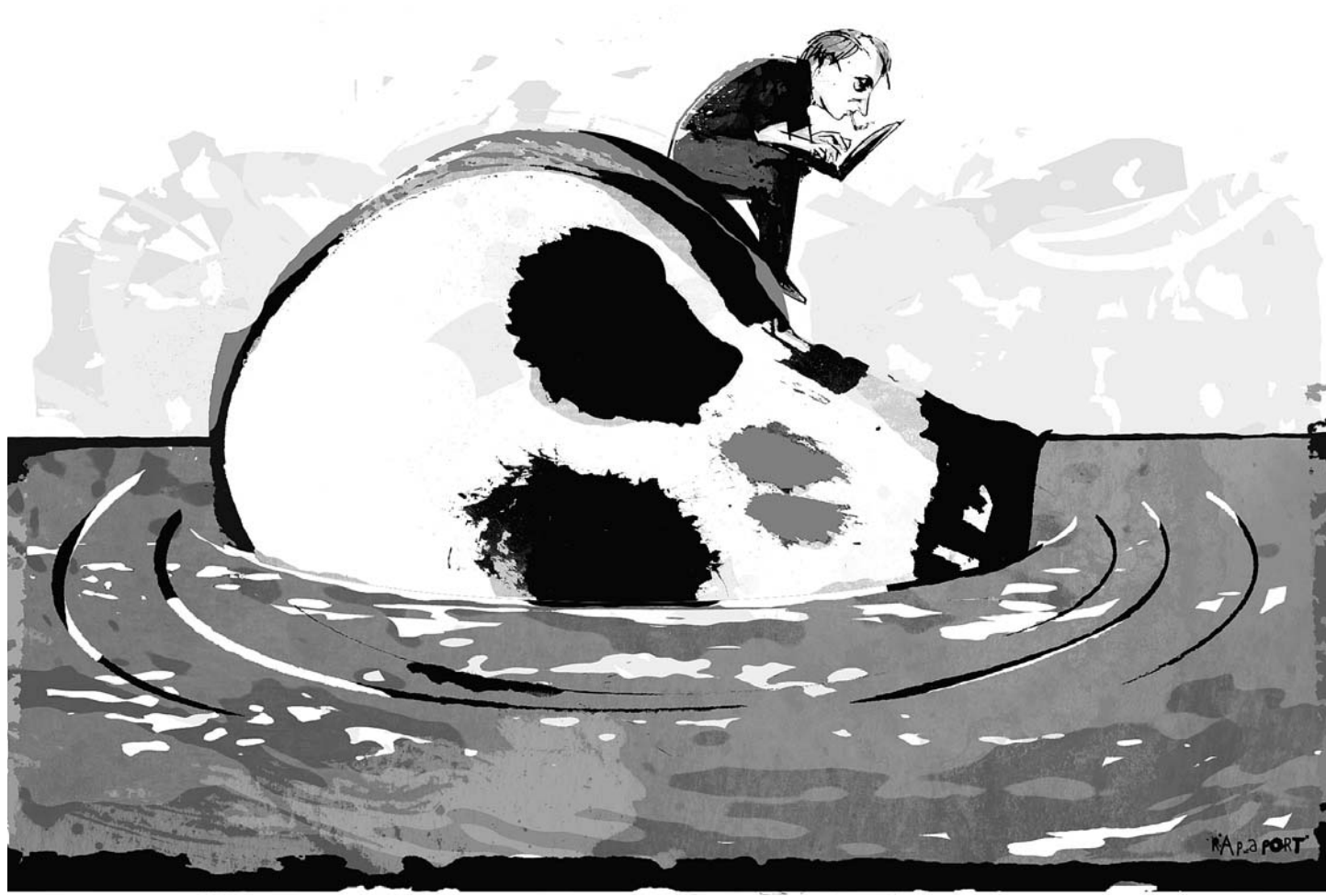
Voici donc Daniel 1, le héros du roman, sorte d'auteur comique à succès, dont le sommet de la carrière, médiatiquement s'entend, fut le spectacle « On préfère les partouzeuses palestiniennes ». Sa compagne, Isabelle, lui ayant dit qu'un « soupçon d'antisémitisme destiné à contrer le caractère globalement anti-arabe du spectacle » ne ferait pas de mal à son show, il a eu l'idée d'ajouter une parodie de film porno joliment intitulé *Brouste-moi la bande de Gaza (mon gros colon juif)*. Ce sympathique personnage s'était fait des œufs à la tomate le jour du suicide de son fils. « Je n'avais jamais vraiment aimé cet enfant, confie Daniel 1 : Il était aussi bête que sa mère, et aussi méchant que son père.

L'angle s'élargit,  
l'ouvrage s'épaissit,  
prend de l'ampleur  
à mesure  
que sa structure  
se complexifie.  
Pire : on s'attache  
à Daniel 1

Sa disparition était loin d'être une catastrophe ; des êtres humains de ce genre, on peut s'en passer. »

Au bout de cinquante pages, la cause semble entendue : Houellebecq va nous infliger une nouvelle provocation aussi scabreuse qu'envenimée. Cet ancien ingénieur agronome-informaticien, qu'on avait découvert à l'occasion d'*Extension du domaine de la lutte* (Maurice Nadeau, 1994), et qui avait confirmé son statut d'écrivain avec *Les Particules élémentaires* (Flammariion, 1998), on craignait, depuis son dernier roman, *Plateforme* (Flammariion, 2001), qu'il ne se fourvoie dans des eaux passablement glauques.

Et puis voici que tout change, l'an-



était réservé à l'usage exclusif des jeunes, et le sort des vieux était de travailler et de pâtir. Tel était le vrai sens de la solidarité entre générations : il consistait en un pur et simple holocauste de chaque génération au profit de celle appelée à la remplacer, holocauste cruel, prolongé, et qui ne s'accompagnait d'aucune consolation, aucun réconfort, aucune compensation matérielle ni affective. »

Roman d'anticipation autant que de mise en garde, *La Possibilité d'une île* est aussi une réflexion sur la puissance de l'amour. C'est le philosophe allemand Arthur Schopenhauer (1788-1860), maintes fois cité, qui avait eu cette métaphore : « L'existence humaine ressemble à une représentation théâtrale qui, commencée par des acteurs vivants, serait terminée par des automates revêtus des mêmes costumes. » Désespéré, Daniel 1 se demande « à quoi bon maintenir en état de marche un corps qui n'est touché par personne », avant de constater tout de même que la belle et sensuelle Esther avait réussi à lui rendre la « saveur de la vie vivante ».

À la fin du livre, Daniel 25 n'en peut plus de vivre sa vie de néo-humain. « Notre existence dépourvue de passions, dit-il, était celle des vieillards ; nous portions sur le monde un regard empreint d'une lucidité sans bienveillance. » Il erre dans une forêt quand il s'aperçoit que son chien Fox a été cruellement assassiné par des sauvages : « A présent, j'étais seul. La nuit tombait sur le lac, et ma solitude était définitive. Jamais Fox ne revivrait, ni aucun chien doté du même capital génétique, il avait sombré dans l'anéantissement intégral vers lequel je me dirigeais à mon tour. Je savais maintenant avec certitude que j'avais connu l'amour, puisque je connaissais la souffrance. » Le futur était vide. L'humanité, définitivement, avait perdu.

Voilà, c'est fini, le livre est refermé, Houellebecq a gagné son pari. Daniel, Marie, Esther, tous les personnages sont encore là, étonnam-

ment présents ; vite vient l'envie d'en parler, de comparer sa propre lecture à celle des autres. S'il est des livres que l'on a envie de garder pour soi, avec soi, profondément, il n'en est décidément rien avec ceux de Houellebecq ; comme s'ils offraient, à chaque fois, la possibilité d'une confrontation.

**Franck Nouchi**

gle s'élargit, l'ouvrage s'épaissit, prend de l'ampleur à mesure que sa structure se complexifie. Pire : on s'attache à Daniel 1. On est ému, on rit parfois, et l'on se dit qu'il va sans doute falloir l'admettre : *La Possibilité d'une île* est un bon roman, sans doute le plus maîtrisé qu'ait écrit Houellebecq à ce jour.

Reprenons. Le livre est pour l'essentiel le récit de la vie de Daniel 1, écrit par lui-même peu avant de mourir, lu et commenté quelques millénaires plus tard par ses lointains descendants néo-humains clonés, Daniel 24, puis Daniel 25. Daniel 1, qui pourrait être une sorte de Michel Houellebecq se regardant dans une glace déformante, a croisé au cours de sa vie les animateurs de la secte des élohimites, sorte d'adorateurs des Elohim, extraterrestres responsables de la création de l'humanité. À la tête de cette secte, qui, au début de l'histoire, ne comprend que quelques centaines d'individus, un prophète, un sombre crétin plus ou moins manipulé

par un mauvais génie, un savant fou spécialiste de génétique et de biologie moléculaire dénommé Miskiewicz. Son projet ? Faire naître par clonage les hommes du futur directement dans un corps d'adulte de 18 ans, de manière à atteindre la véritable immortalité. Vous souriez ? Sachez au moins qu'il aura tout de même fallu aux successeurs de Miskiewicz trois siècles de travaux pour obtenir la création des premières générations néo-clonées. Quelques millénaires plus tard, la Terre est pour l'essentiel peuplée de néo-humains qui passent leur temps à lire les « récits de vie » de leurs « ancêtres » humains et à souffrir d'avoir dû, à ce point, renoncer à l'amour et au désir. Seuls subsistent çà et là, perdus dans d'immenses forêts, dans New York en ruine ou dans Madrid anéantie après une guerre nucléaire, des « sauvages », en réalité des humains d'après la catastrophe, revenus en quelque sorte à l'état préhistorique.

Ce résumé succinct pourrait fort

bien ne pas convaincre de l'intérêt du roman. En donner à lire des extraits ? Le style de Houellebecq est ce qu'il a toujours été, simple, assez plat, sans fioritures, efficace. Les scènes de sexe ? Elles sont nombreuses, plus sobres que dans *Plateforme*. Révéler enfin que Daniel 1 a parfaitement conscience que ses « spectacles sont globalement répugnants » et qu'il a été hanté, sa vie entière, par les vers sublimes de *La Mort des pauvres* de Baudelaire pourrait ne pas davantage emporter la conviction.

D'où vient dès lors que l'on finit par se convaincre que Houellebecq a réussi son voyage au bout de l'humanité ? Simplement, justement, parce qu'il est un romancier. Un formidable romancier même, noir et désespéré. Non pas, comme Daniel 1 le dit de lui-même, « une espèce de Zaratoustra des classes moyennes », mais plutôt un conteur d'histoires doublé d'un éclaircisseur hyperréaliste de la société d'aujourd'hui et du monde de demain, convaincu que tout ce que la science permet, y compris le moins souhaitable pour l'homme, sera réalisé. Peu importe en définitive que, scientifiquement parlant, le roman de Houellebecq puisse souffrir de nombre d'incohérences. Le propos, la vision demeurent, et c'est là l'essentiel.

Comme son maître Balzac, qui est d'ailleurs l'un des auteurs de chevet de Daniel 1, et comme dans ses autres romans, Houellebecq se préoccupe constamment de l'état de la

société. Le clonage, les raéliens, les sectes, visiblement, il connaît, il s'est renseigné, il a enquêté. Pour autant, il n'y a là aucune sorte d'empathie. D'une certaine manière, sa description des élohimites et son récit de l'avènement d'une nouvelle Eglise font même écho aux propos récents de Benoît XVI. « La religion devient un produit de consommation, déclarait le pape le 20 août lors des Journées mondiales de la jeunesse. On choisit ce qui plaît et certains savent en tirer profit. Mais la

religion recherchée comme une sorte de bricolage ne nous aide pas. » Etrange similitude. Noir, sinistre même, Houellebecq l'est tout autant lorsqu'il évoque sa hantise du vieillissement et les rapports entre les générations. Daniel 1 : « Le corps physique des jeunes, seul bien désirable qu'ait été en mesure de produire le monde,

ment présents ; vite vient l'envie d'en parler, de comparer sa propre lecture à celle des autres. S'il est des livres que l'on a envie de garder pour soi, avec soi, profondément, il n'en est décidément rien avec ceux de Houellebecq ; comme s'ils offraient, à chaque fois, la possibilité d'une confrontation.

**Franck Nouchi**

## EXTRAIT

Ma vie, ma vie, ma très ancienne,  
Mon premier vœu mal refermé  
Mon premier amour infirmé,  
Il a fallu que tu reviennes.

Il a fallu que je connaisse  
Ce que la vie a de meilleur,  
Quand deux corps jouent de leur bonheur  
Et sans fin s'unissent et renaissent.

Entré en dépendance entière,  
Je sais le tremblement de l'être  
L'hésitation à disparaître,  
Le soleil qui frappe en lisière

Et l'amour, où tout est facile,  
Où tout est donné dans l'instant ;  
Il existe au milieu du temps  
La possibilité d'une île. (P. 433.)

## Frénésie éditoriale autour d'un « cas » littéraire

Difficile en cette rentrée 2005 d'ignorer que Michel Houellebecq sort un nouveau roman. De *L'Express* au *Nouvel Observateur* en passant par *Le Figaro Magazine*, *Le Point* et *Marianne*, il n'est pas un hebdomadaire qui n'ait publié son enquête sur le « phénomène Houellebecq ». Et comme si cela ne suffisait pas, voici que paraissent coup sur coup pas moins de cinq essais consacrés à l'auteur de *La Possibilité d'une île*.

Pour qui voudrait découvrir le personnage Michel Houellebecq, c'est à l'évidence *Houellebecq non autorisé, enquête sur un phénomène*, de Denis Demonpion (1) qu'il convient de lire. Conçu comme une enquête biographique sur Michel Thomas – le véritable nom du romancier, né le 26 février 1956 à la maternité de Saint-Pierre de la Réunion – ce livre décrit bien, en particulier, ce que furent l'enfance et l'adolescence du jeune Houellebecq. Au terme de cet-

te enquête, Demonpion est allé interroger une consœur de *Libération*, Marie-Dominique Lelièvre, qui avait rencontré Houellebecq pour un portrait de dernière page. « Avant que j'arrive, dit-elle, il avait beaucoup réfléchi à la façon dont il allait diriger l'entretien. Il l'a fait avec beaucoup de professionnalisme alors qu'il n'était qu'un petit informaticien à l'Assemblée nationale. Avec le recul, je me suis aperçue qu'à travers ce qu'il m'a fait vivre, il faisait son autoportrait. » En parfait « Dandy accompli », ajoute Demonpion, qui se demande si, comme Gide, Houellebecq ne se dit pas parfois dans son lit avant de s'endormir : « Mon émotion est sincère, mais je la joue. »

Avec les trois ouvrages suivants, changement radical de genre : on passe au pamphlet, à la charge univoque et souvent violente. Dans *Michel Houellebecq ou la provocation permanente* (2), Jean-François Patricola cherche à démontrer que

l'œuvre de Houellebecq n'a rien à voir avec la Littérature. « Nous entrons plutôt du côté de chez Paul Bourget que dans la cathédrale d'Honoré de Balzac », note-t-il d'une formule, précisant que, comme Houellebecq, Bourget aussi aimait conter la défaite des femmes avec sa longue litanie de romans de l'adultère. Se demandant si en définitive Houellebecq entend quelque chose à « la différenciation entre narrateur, personnage, auteur, lecteur, je, tu et il », il conclut en véritable procureur : « La littérature se pare d'une majuscule lorsqu'elle recherche le point dans l'espace où la langue n'est pas encore puissance, omniscience ou omnisciente. (...) À ce jour, l'écriture de Michel Houellebecq est absente de cet espace littéraire. Elle n'est que rapport de forces, provocation, suprématie de la langue et de l'idéologie nautséabonde ou vieillotte, fabrication artisanale. L'œuvre n'est pas Œuvre. »

Dans *Ci-gît Paris, l'impossibilité d'un monde*, pamphlet d'anticipation (3), Claire Cros propose un « petit ouvrage cruel, noir, acide, violent, sans limites qui se sert de la sortie d'un seul livre pour dénoncer la mort culturelle de Paris ». Figurant en exergue de son ouvrage, une citation de George Steiner donne le ton : « Quand on détruit un livre ou qu'on exalte un mauvais livre, ce qui revient au même, on raccourcit les chances de la liberté humaine. »

### RENTREE À LIVRE UNIQUE

On regrettera, et ceci vaut pour l'ensemble des ouvrages cités ici, que ce livre ait été écrit sans que son auteur ait pu lire *La Possibilité d'une île*. Peut-être certaines accusations auraient-elles été nuancées. Car la charge est très violente. Dénonçant cette rentrée littéraire à livre unique (comme il y a des régimes à parti unique), Claire Cros explique que tout cela n'est que « manipulation » et

« infamie ». « C'est prévoir, ajoute-t-elle, que la Société, encore une fois, bonne foule, bien moutonne, va acheter en masse, et contribuer elle-même à ce qu'encore une fois le Présent ne sorte indemne de l'affaire, que l'auteur reparte avec sa gloire, l'argent de la Médiocrité, vers le Goncourt, puis le Nobel, pourquoi pas ? Quoique : les choses sont dans l'ordre : ces prix sont de l'ordre du réel houellebecquien : sans valeur. »

Même ton, même violence dans *Au secours Houellebecq revient !* d'Eric Naulleau (4). Pour lui aussi, la cause est entendue : « Nous assistons à une évacuation progressive de la littérature du champ littéraire. » Les « people », dit-il, encombrant les tables des libraires et occupent une place « non négligeable » dans les médias – « d'où la littérature a pour ainsi dire disparu. » S'en prenant au « Monde des livres », coupable d'on ne sait trop quelles accointances, il estime que « le

phénomène Houellebecq ne pouvait éclore que dans un système critique déconnecté de l'évaluation des textes. Où les valeurs, fixées par avance, sont attribuées à la tête du client. » Mais que les fans de Houellebecq se rassurent : ils peuvent se précipiter sans danger sur le *Houellebecq* de Fernando Arrabal (5). Ou encore se procurer le hors-série des *Inrockuptibles* qui lui est consacré.

**F. N.**

- (1) Maren Sell Editeurs, 384 p., 20 €.
- (2) Ed. Écriture, 286 p., 17,95 €.
- (3) Ed. Michalon, 160 p., 15 € (à paraître le 15 septembre).
- (4) Ed. Chiflet & Cie, 126 p., 10 €.
- (5) Le Cherche Midi, traduit de l'espagnol par l'auteur, 236 p., 13 €.

★ A noter également, un entretien accordé par Fernando Arrabal à *La Revue littéraire* intitulé « Houellebecq et le paradis scientifique », éd. Léo Scheer, septembre 2005, 12 €.



# La terre et les entrailles

Dans son nouveau roman, Maryline Desbiolles laisse enfin apparaître les éléments d'une histoire qu'elle avait jusqu'ici à peine esquissée. Celle des siens

**PRIMO**  
de Maryline Desbiolles.  
Seuil, « Fiction & Cie », 136 p., 15 €.

On les trouve enfouies dans le fond des armoires. Perdus sous le fatras de ce linge de maison qui ne servira plus dans les grandes occasions. Des boîtes en fer-blanc de biscuits L'Alsacienne au couvercle soudé d'infimes points de rouille. Qui les ouvre encore ? Dedans, jetés en vrac, de vieux portraits sépia, des clichés noir et blanc, des Kodachromes palis, virant orange ou rose. Générations mêlées. Vivants et morts ensemble. Retrouver quelques noms. Les raccrocher aussi à une chronique lointaine. Souvenirs de famille et mémoire incertaine. « *Je confondais les morts avec ceux qu'on ne voyait jamais ou presque jamais, ceux qui vivaient en Italie, ceux qui vivaient on ne sait où. Je confondais les photos des enfants morts avec celles des enfants qui étaient devenus grands, certains avaient été pris en photo alors qu'on les languait sur la table où d'autres moments on roulait les gnocchis.* » Qui se soucie de ce que fut l'existence de gens modestes. De leurs chemins bouleversés par des joies fugitives et des drames profonds. De leurs mots rares et de leurs silences lourds. C'est comme s'ils étaient depuis toujours promis à l'arasement. Leurs émotions sacrifiées à la nécessité de la fuite en avant. Parenthèses effacées. Plus de traces ou si peu.

## À REMONTE-CHAGRINS

Dans ce dernier roman, Maryline Desbiolles s'attache à rendre aux siens leur vraie place, leur empreinte. Tout ce qu'elle effleurait dans ses précédents livres trouve ici son expression absolue et sincère. A remonte-chagrins, elle rebrousse le temps. Et cela serre doucement comme elle nous raconte cette « *histoire qui se passe pour partie à Turin* ».

Pèlerinage aux sources. Une grand-mère italienne arrivée à Ugine, en Savoie, d'un minuscule village de la plaine du Pô, Villa di Tresana. Où elle avait grandi et puis donné naissance à son pre-



Maryline Desbiolles

mier bébé. Primo, « *dont le prénom disait fort qu'il serait suivi d'autres enfants, de nombreux enfants* ». Primo ne vivra pas. Un an et demi à peine. Elle l'avait emmené avec elle à Turin où elle venait accoucher du second. Confié aux bonnes sœurs de la maison maternelle, le petit garçon est mort emporté par la fièvre, le jour du baptême de son frère, Renato Romano. Même pas vu le cadavre, enterré à la hâte dans une fosse commune. Pas de tombe. Plus rien. Pendant le long retour, elle se compose un rêve. Il n'est que disparu. On l'aura enlevé. Une famille riche. Il était bien trop belle. « *Mais toi, écrit Maryline Desbiolles, tu ne disparaîtrais pas, tu perdrais seulement ta langue, tu deviendrais Amélie et ton mari Valère, dans le train tu tournais le dos à l'Italie avec René, né de nouveau en remplacement de l'autre, qu'est-ce que tu veux de plus ?* »

Comme il est exigeant, beau et

âpre, troublant, ce roman des origines. Quand le besoin d'écrire s'impose pour comprendre les moments du passé. Ce passé effleuré aux moments de l'enfance qui imperceptiblement conduit à l'écriture. Les pages arrachées qui font les écrivains. Maryline Desbiolles a refait le voyage. Remué les archives. Arpenté tous les lieux. Les pas dedans les pas. La souffrance en partage. L'employée de l'état civil soupire dans ses fiches. « *Poverina, dit-elle plusieurs fois en parlant de ma grand-mère, la pauvre, la pauvre, il fallait enfin qu'on le dise, qu'enfin ma grand-mère soit plainte* ». Car il faut les entendre, tous ces mots étouffés, ces pleurs battus en brèche. Evasion impossible. Un seul livre ouvert que le grand-père rageur balance par la fenêtre au lit de la rivière (« *lire pour lui est encore pire que ne rien faire* »). Les heures collées aux heures. Ne jamais s'arrêter. S'affairer au

magasin et puis dans la cuisine. Ne sortir que le temps d'un coup de balai donné sur le pas de la porte. Les rares promenades conduisent au cimetière : le carré des otages fusillés par les Allemands et l'allée des enfants...

Mille maux et mille morts. C'est cet autre deuil blanc d'un si petit bébé à qui, cette fois-ci, on donnera sépulture. La terre. Les entrailles. Maryline Desbiolles écrit dans la pudeur. Sans appuyer le trait. Nos vies sont si fragiles. Imperceptiblement, on est en connivence. En partage discret. Juste trouver les mots. Simple reconnaissance. « *Je n'ai jamais eu, explique-t-elle, le sentiment de me retourner, de fouiller un passé confit auquel je devais rendre hommage. C'était un mouvement qui m'emportait, qui m'inventait, mes origines étaient au-devant de moi, et elles avaient étrennément le goût de la première fois.* »

Xavier Houssin

# Alexakis la tendresse

L'écrivain reprend la conversation avec sa mère, aujourd'hui disparue

**JE T'OUBLIERAI TOUS LES JOURS**  
de Vassilis Alexakis.  
Stock, 284 p., 19 €.

C'est un beau sentiment, devenu rare dans la littérature et peut-être même dans la réalité contemporaines, la tendresse. Sans doute parce qu'on se croit davantage en danger en l'avouant qu'en exprimant des émotions en apparence plus violentes. Et aussi parce qu'il est plus difficile de l'écrire que de décrire les passions, les haines, le sexe, la mort. Vassilis Alexakis a pris ce risque, tenter de transmettre la tendresse, dans ce texte qu'il faut lire comme il a été commencé, dans une maison de Tinos, en se laissant aller à la chaleur d'un été grec, qui irradie tout le récit, même si l'auteur y met le point final le 30 janvier de cette année, en plein hiver.

Les lecteurs fidèles de Vassilis Alexakis, depuis trente ans et 16 livres – *Je t'oublierai tous les jours* est le dix-septième – connaissent son goût pour l'autobiographie, mais aussi pour la pointe, le croquis, l'humour, la pirouette, hérités du dessinateur humoristique qu'il est par ailleurs. Dans ce roman toutefois, il use de tout cela avec parcimonie – et même l'exclut presque totalement – car il faut éviter les saillies, les ruptures, les décalages pour que le lecteur s'installe confortablement et parte en voyage dans le temps et l'espace, de l'enfance au présent, où le narrateur atteint la soixantaine, d'Athènes à Paris et de Paris à Athènes, avec quelques détours du côté de l'Afrique et de Constantinople – que sa mère refusait d'appeler Istanbul.

Ce n'est évidemment pas la première fois qu'Alexakis évoque sa mère. Mais cette nouvelle conversation avec elle est singulière, car son fils entend non seulement de se raconter, d'aller plus loin dans l'exploration de leur relation, notamment en relisant les lettres qu'ils ont échangées, mais aussi de donner à cette mère absente quelques échos du monde qu'elle a quitté. Elle est morte au siècle dernier, quand les dates commen-

çaient encore par 19. Aujourd'hui, c'est 20 et « *il m'a fallu du temps pour m'y habituer* », dit le fils. « *Les premiers mois, quand je datais un chèque, je ressentais une légère inquiétude, comme si je me trompais ou commettais un faux. Enfant, je calculais quel âge j'aurais en l'an 2000 et je n'arrivais pas à croire que j'atteindrais un jour ce seuil. J'ai eu du mal à l'admettre même après l'avoir franchi.* »

## DÉLICATESSE ÉMOUVANTE

Ce nouveau siècle, début d'un millénaire, est déjà plein de désastres. Guerres qui n'en finissent pas, 11 septembre 2001 aux Etats-Unis, 21 avril 2002 en France. « *Le nom de Le Pen ne doit pas n'être inconnu car il aimait à se rendre en Grèce au moment de la dictature.* » Lors de l'élection présidentielle de 2002, il a recueilli, au premier tour, plus de voix que le candidat socialiste. « *Ce scrutin a eu lieu un 21 avril, jour anniversaire du coup d'Etat des colonels grecs. Désormais les Français aussi évoquent "le choc du 21 avril" comme nous le faisons.* »

Alexakis, on le voit, ne tient pas à l'écart le cours de l'Histoire. Mais il n'y insiste pas. Il préfère confier à sa mère les détails du quotidien – il doit même lui annoncer la mort du père – mettre en avant, avec une délicatesse émouvante, ces choses minuscules, privées, intimes, cocasses ou mélancoliques, et qui, au bout du compte, sauvent les êtres humains du désespoir de l'existence. Des moments de vie qui n'appartiennent qu'à lui, le narrateur, mais dans lesquels son lecteur, pourtant, peut se reconnaître.

Quand il se souvient de son arrivée à Paris, il ne se rappelle pas seulement la séparation d'avec sa mère, mais aussi comment, précisément, « *je m'apprêtais à sacrifier ma mémoire à mes rêves* ». Aujourd'hui, grâce à sa mère et à la Grèce retrouvées – ce qui est finalement la même chose –, Vassilis Alexakis a enfin pu réconcilier sa mémoire et ses rêves, et inviter tous ceux qui le lisent à essayer d'en faire autant.

Jo. S.

# Toutes les vies en une

Soliloques autour des ravages d'une séparation : un récit à double fond de Régis Jauffret

**ASILES DE FOUS**  
de Régis Jauffret.  
Gallimard, 214 p., 16,50 €.

Dans la famille Verdery, voici le père (Joseph), la mère (Solange), le fils (Damien) et la belle-fille (Gisèle). Selon un dispositif narratif vertigineux, Régis Jauffret les invite tour à tour à prendre la parole sans préciser l'identité de celui ou de celle qui parle, mais grâce à la teneur du discours de chacun, et en dépit du caractère déliant de leurs monologues mythomanes, le lecteur n'a aucun mal à comprendre qu'il s'agit du point de vue de l'un ou de l'autre. Le détonateur de ces vaticinations furieuses et drolatiques est le seul fait apparemment incontesté par chacun des membres de ce quatuor au cortex en ébullition : prenant prétexte de réparer un robinet défectueux dans leur appartement, un homme vient annoncer à sa belle-fille que son fils la quitte, et en profite pour déménager ses biens, récupérer ce

qui, de son point de vue, appartient à son héritage.

Le plaisir que l'on prend à cet étalage de fantômes est toutefois attisé si l'on comprend d'emblée avoir affaire à un récit à double fond. Régis Jauffret est le romancier des soliloques imaginaires et un tisseur de trompe-l'œil. Il intitula un jour *Autobiographie* un livre qui, inventaire d'épisodes virtuels, était précisément le contraire d'une autobiographie, qu'elle fût sienne ou celle d'un clone. Il est manipulateur d'un système qui érige le dérèglement mental en machine littéraire, il définit l'identité comme un inépuisable réservoir à fictions. *Asiles de fous* peut se lire comme une satire impitoyable des noeuds névrotiques engendrés par la famille, la mise en spectacle chorale des dégâts provoqués par une séparation. Ne perdons pas de vue, toutefois, que Jauffret adore condenser toutes les vies en une, faire ondoyer à un héros les destins de toute une foule, dépeindre des gens qui se sont autoproclamés romanciers d'eux-mêmes. Détective privé dans l'âme, le lecteur ne manquera pas de soupçonner que ces quatre clients rêvés pour études psychiatriques sont des personnages en quête d'auteur. L'un d'eux, ici, détient peut-être bien la clé du détecteur de mensonges.

## EXERCICE D'ÉCRITURE

Régis Jauffret aime les femmes qui divagent, de la psychopathe infanticide (*Clémence Picot*, Verticales, 1999) à l'affabulatrice aux mille et une identités (*Univers, Univers*, Verticales, 2003), en passant par la neurasthénique vagabonde (*Prome-*

*nade*, Verticales, 2001). En nous faisant passer de l'autre côté du miroir, la dernière page d'*Asiles de fous* dévoile la supercherie d'une « *femme verbale* » amoureuse d'« *un texte, une bande mots contradictoires, indifférents, réversibles, dévastateurs, tendres, irresponsables, assassins ou pareils à un rire qui aurait fusé cruel et triste* ». Elle nous rappelle ce mode d'emploi de

d'un mari à l'existence suspecte, Gisèle parle ici et là (cherchez l'empreinte du faux) d'histoire qui « *n'a jamais eu lieu* », de personnage « *pris pour un autre* », de mots « *jamaïs dits* », de femme « *révée* », de « *paroles dignes d'une aliénée* », de romancier ne pouvant « *superposer exactement son écriture avec le réel* », de déni de vérité, des mères qui réinventent

## EXTRAIT

« Un mètre quatre-vingt-quatre de Damien Verdery dort dans cette maison, et non loin un mètre soixante-dix-huit de Joseph Verdery veille auprès du mètre soixante-trois de Solange Verdery, père et mère du mètre quatre-vingt-quatre assoupi. En tout, trois mètres quarante et un de parents, cinq mètres et vingt-cinq centimètres pour la famille dans sa totalité. Si je devenais veuve, notre famille tomberait aussitôt à trois mètres quarante-sept. En revanche, si je survivais, et si Damien se mariait avec une femme d'un mètre soixante-dix, nous serions à six mètres quatre-vingt-quinze. Dans un siècle ou deux, rajoutant pour ainsi dire bout à bout les tailles de nos descendants, nous égalierions la distance de la Terre à la Lune. » (Page 23.)

l'écrivain distillé dans *Les Jeux de plage* (Verticales, collection « Minimaux », 2002) : donner au lecteur l'impression étrange que le héros « *se donne perpétuellement l'ordre d'avoir existé* ».

*Asiles de fous* est un exercice d'écriture autour du statut du narrateur, un jeu de pistes truffé d'indices trahissant le désir de Gisèle de « *déménager* », au propre et au figuré. Changer de corps, et de décor : censé retracer une rupture opérée le 15 octobre 2004, le livre débute au futur, décline une série d'événements hypothétiques. Probable médium de beaux-parents et

leur enfant. Il est question de « *donner la réplique* », de passer du public à la scène, de devenir la star d'un théâtre de marionnettes. Et Damien, l'alcoolique compagnon fantomatique, est « *un personnage potentiel* », la projection du désir d'une femme seule, éperdue d'amour, qui s'invente une histoire hurluberlue : « *Je suis, dit-elle, ta seule chance d'exister... sans moi tu ne serais rien.* » A l'affût de l'homme de sa vie, Gisèle attend l'avenir « *avec tranquillité, béatitude, comme on se remémore un merveilleux souvenir.* »

Jean-Luc Douin

# Un juif en cavale

Le dernier Sagalovitsch, à pleurer de rire

**LOIN DE QUOI ?**  
de Laurent Sagalovitsch.  
Actes Sud, 176 p., 18 €.

C'est un texte à vous faire pleurer de rire, ou inversement. Un texte à lire un soir de déprime, un bourbon à la main. Après un premier roman aussi noir que réussi (*Dade City*, Actes Sud, 1996), le succès critique de *La Canne de Virginia* – hommage à Dame Woolf (Actes Sud, 1998 ; Babel n° 601) – permettait à Laurent Sagalovitsch d'obtenir suffisamment de bourses (CNL, Fondation Hachette, Mission Stendhal) pour partir loin.

Loin de quoi ? Loin d'ici. De cette France moisie qui l'ennuie profondément et dont il n'aime rien, ou si peu. Comme Simon Sagalovitsch, le personnage de son dernier roman.

Soit Simon, un jeune homme de 31 ans. Résolument optimiste, puisqu'il carbure au whisky-Temesta. Dont le frère se prend pour la Banque populaire, et la sœur, névrosée, couche avec un goy aussi intelligent que « *Toubon et Bayrou* » réunis. Le soir du repas de Pessah, Simon annonce à ses parents qu'il quitte la France pour le Canada : « *J'étouffe dans ce pays, tout est trop petit, trop mesquin, trop calculé.* » Cris de la mère : « *Dis-moi mon fils tu n'as pas trouvé plus loin, tu es sûr que tu as bien cherché, tu me déçois, qui sait si à Venpouter je ne vais pas venir t'embêter, après tout il y a quoi deux semaines d'avion, trois peut-être.* »

Mais tant pis, il part, seul, après avoir refusé, un dimanche soir, coincé dans les embouteillages, de céder à la demande de sa petite amie de l'époque de lui faire un enfant : « *Pourquoi veux-tu que mon*

*sperme qui souffre de signes manifestes d'une angoisse traumatique que mon psychanalyste attribue à une incompatibilité métaphysique avec le cosmos sans oublier le silence de Dieu pendant la Shoah rajoutée à cela la menace nucléaire que représentent la Corée du Nord, l'Iran, la Syrie, le Pakistan, comment veux-tu que je donne la vie à un enfant qui sera tout autiste soit maniaco-dépressif soit hyperactif soit végétatif soit idiot soit inculte, un enfant qui un jour viendra me dire Papa je t'aime beaucoup mais tu m'emmerdes.* »

Le voilà donc parti pour ce pays où les supermarchés ne vendent pas d'alcool, juste des boissons énergétiques de toutes les couleurs ; où l'on joue au base-ball, sport qu'il aurait adoré adorer s'il y avait compris quelque chose. Là-bas, il emménage avec Monika, panthère hollandaise et anorexique, dont la chute de reins lui ferait perdre son yiddish. Pourtant, « *bien que nous dormions dans le même lit, doté d'un matelas assez vaste pour abriter un congrès de catholiques anti-avortement, aucun geste déplacé ne vint troubler nos repos nocturnes.* » Et puis voilà, l'enfer le reprend. Et l'éternelle question : repartir, mais pour aller où ? Loin. Loin de quoi ? « *Sans même m'en rendre compte, j'avais attrapé la malédiction du juif errant, jamais bien nulle part, toujours à la recherche d'un paradis qui n'existait que dans les livres d'enfants.* »

Avec ce texte tragiquement loufoque, Laurent Sagalovitsch signe le self-portrait d'un juif en cavale abreuvé de Malcolm Lowry, et un tableau cocasse de notre douce France.

Emilie Grangeray

## ÉCRIVAINS

débutants ou confirmés

Les Editions Amalthée  
recherchent  
des manuscrits inédits

Envoyez-nous vos écrits :  
2, rue Cruchy  
44005 Nantes Cedex 1  
Tél. 02 40 75 60 78



## Mystère dans le 6<sup>e</sup>

Ariel Denis nous emberlificote dans un étonnant roman, drôle et intelligent

**LE DOSSIER MEYER-DEVEMBRE**  
d'Ariel Denis.  
Ed. du Rocher,  
256 p., 18,90 €.

Autant prévenir tout de suite : *Le Dossier Meyer-Déembre*, en dépit des promesses de son titre, n'est pas un polar à rebondissement. Il n'y a pas d'action, pas de preuves, pas de whisks bus au comptoir d'un bar morne sur le point de fermer, pas de silhouette qui s'enfuit dans la nuit, pas de scènes de sexe.

L'intrigue en est même si maigre qu'elle semble parodique. Jugez plutôt. Dans un immeuble bourgeois du sixième arrondissement de Paris, derrière la porte de l'appartement du premier, d'ordinaire silencieux, Daniel Devembre et Marie Meyer, résidents des quatrième et cinquième étages, entendent, un moche matin d'hiver, des bruits troublants. Sont-ce des cris de volupté, de douleur, les deux à la fois ? Un meurtre, une scène torride ? Quoi qu'il en soit, ce qu'ils entendent les interpelle au plus profond d'eux-mêmes ; au point que Devembre fait appel à un détective pour en savoir plus sur la question, et sur sa voisine Meyer, qui a de jolies fesses.

### GEIL NARQUOIS

Dans les faits, guère plus que cet incident insignifiant. Une vague intrusion dans la chambre des mystères apporte au privé la confirmation qu'il est tombé sur une affaire d'ampleur internationale. Mais finalement, rien de précis ni de certain. Le roman s'attache, en réalité, à décrire les conséquences mentales de cet événement sonore, minuscule certes, mais qui agit comme un déclic dans la représentation que les deux héros se font de leur vie.

Certains amateurs de la gâchette pourraient ne voir là qu'élucubrations psychologiques. Mais les plus curieux conviendront sans difficulté que ce qu'ils perdent en suspense, course-poursuite et baise

ardente, est largement compensé par l'originalité, l'humour et l'intelligence du livre d'Ariel Denis.

Tour à tour, *Le Dossier Meyer-Déembre* se fait récit d'aventure, satire, parodie, discours argotique, entretien journalistique, ou réflexion philosophique et littéraire, chaque chapitre correspondant à un mode d'écriture particulier, à l'instar des différents mouvements d'une suite musicale. Aux phrases travaillées de l'ouverture succède la gouaille du privé, qui interpelle le lecteur à coup de « *tas d'obsédés* ». Le mode niaiserie sentimentale, où le narrateur expose en termes grandioses et ridicules la rencontre amoureuse de Devembre et Meyer via un téléphone rose pour femmes, est absolument réjouissant. « *La plume devrait taire cela, si elle n'avait pas pour but le triomphe de la vérité et de l'amour* », s'amuse l'auteur – à ses risques et périls néanmoins, car, continue-t-il avec un soupir feint, il faut craindre « *qu'à ce stade les fervents de passions tristes déchaînées ne nous aient définitivement quittés* ».

Frustrer le lecteur dans ses attentes est en fait une démarche méthodique destinée à lui faire prendre conscience de sa logique de lecture : « *Que s'est-il passé derrière cette fameuse porte du premier étage en cette matinée de dimanche ? C'est ce que vous désiriez savoir ?* », mais nous n'en saurons rien tout en espérant jusqu'au bout un indice. Ouvrir ce livre, ce n'est donc pas lever les voiles d'un théâtre sanglant et convenu, mais être observé par un œil narquois qui a prévu nos sentiments. En ce sens, cette suite est une sorte métaroman policier, à la poursuite d'un criminel métaphorique : les habitudes de pensée qui nous condamnent au « gris sur gris ». Le livre refermé, il continue à nous hanter comme une rumeur étrange, entendue, par un moche matin d'hiver, derrière une porte familière.

Daniel Thore

## Cendrey, ou la « précieuse violence »

Dans « Les Jouets vivants », l'écrivain met en relation la mort d'un père détesté et sa lutte déterminée contre les agissements d'un instituteur pédophile

**LES JOUETS VIVANTS**  
de Jean-Yves Cendrey.  
Ed. de L'Olivier, 318 p., 20 €.

Le sujet de ce livre est la violence. Une violence que Jean-Yves Cendrey n'a pas placée devant lui pour en envisager avec calme les causes, les effets et les remèdes, pour la raconter ou la décrire, mais qu'il a intimement vécue, qu'il vit encore. La victime, chez lui, est devenue témoin, témoin agissant, retournant cette violence qu'il s'est appropriée jusqu'à la mettre en écriture. D'où l'univers romanesque qui est le sien (1), dont *Les Jouets vivants* sont en quelque sorte l'explication. Une explication que l'écrivain apporte avec une franchise, une intelligence et une vérité qui forcent le respect. Accessoirement, Cendrey démontre que la place de l'écrivain n'est pas toujours celle de l'écart et jamais celle du surplomb, mais qu'elle est essentiellement celle de l'homme ordinaire – et, pourquoi pas, du citoyen ? Dès lors, le privilège de savoir parler et écrire se transforme en devoir, pas seulement à l'égard de soi-même mais aussi des autres.

### ÉCORCHÉ VIF

« *Ma violence est restée entière, simplement j'ai aujourd'hui le cuir plus épais et je la contiens mieux, et puis j'ai eu à la prêter à des désemparés – ainsi qu'il en alla à X, dans cette épouvantable et retentissante affaire que je vais raconter plus loin, X et ses ignobles bonnes gens, X et son Enseignant gros mangeur d'enfants – et ma violence quand elle trouve à s'exercer avec fruit ne me tracasse plus.* » Quelques lignes plus loin, Cendrey souligne d'un trait bien appuyé ce qui l'anime : « *Violence mercenaire, qui se paie sur les tourmenteurs, m'offrant le sentiment infiniment consolant de me venger encore et toujours de la jeunesse qu'on m'a faite, et de mettre au supplice la sottise idée du pardon.* » Une âme trop sensible s'effaroucherait peut-être d'entendre ces derniers mots. Mais il est plus utile de les rapporter aux motifs de cette violence plutôt que d'en faire l'enjeu de quelque débat moral ou théologique.

Il y a deux enterrements et un procès dans *Les Jouets vivants*. D'abord l'enterrement du père de l'écrivain, « *petite frappe de la France coloniale et despote domestique* » selon les dires du fils, qui pose ainsi le décor de ses origines, avec la haine reçue en héritage. A la brutalité et à la vulgarité bien épaisse du père, à cette indignité



Jean-Yves Cendrey

dont il fait un effrayant tableau, le fils répondra par la violence. Une violence d'écorché vif qui a décidé de mordre, plutôt que d'être mordu, amoindri, réduit au rôle dégradant du souffre-douleur. Un jour, vers ses 17 ans, Jean-Yves Cendrey fit face à son géniteur, se redressa et le frappa. L'acte inaugurerait une vie enfin possible, hors de la sphère paternelle. Depuis, il n'a plus jamais baissé la garde. En guise de discours funéraire anticipé, il écrit sa « Lettre au père », qui est comme une préface à sa vie d'écrivain. Dès lors, nul besoin de participer à cet enterrement, qui ne serait que la cérémonie d'une hypocrite réconciliation.

A la fin du livre, comme en contrepoint, Cendrey apprend la mort d'une femme qu'il aime et respecte ; il se rend à ses funérailles. Sophie, la défunte, représente l'autre monde, celui qu'il a adopté, construit à l'envers de la

volonté paternelle, avec sa compagne (l'écrivain Marie N'Diaye), ses enfants, ses amis, ses livres, son milieu.

Toute cette part des *Jouets vivants* appartient à l'espace privé. L'autre, qui aboutit au procès, est publique. Mais tout le propos de Cendrey est précisément de montrer que ces deux dimensions sont complémentaires, en continuité l'une par rapport à l'autre. Avec la violence, et spécifiquement la violence faite à des enfants, comme dénominateur commun.

En 2001, l'écrivain et sa famille habitaient une petite ville, Cormelles, dans l'Eure, désigné dans le livre par la lettre X. C'est là qu'il fut alerté des agissements pédophiles d'un instituteur qui durait depuis plusieurs années, sous le couvert du silence veule et lâche de quelques notables et représentants de l'institution scolaire. Il prit alors une part très active

### LETTRE AU PÈRE

« *Cracher, d'une manière ou d'une autre. Cracher de l'encre sur du papier. Ecrire, qui est une façon d'empoigner, de secouer, de malmenier un adversaire puissant, de vaincre la peur et d'ignorer les coups, de gagner en aplomb, écrire, se révélant façon de m'en prendre à toi, ou aux façons de toi dont l'univers regorge.* » (page 44)

ve à la neutralisation puis à l'incarcération de « l'Enseignant ». Le procès eut lieu à la fin de 2004, alors que l'écrivain avait quitté X, et l'instituteur fut condamné à quinze ans de prison pour divers délits, dont celui de viol sur mineurs.

Cendrey, dans cette affaire, n'a pas ménagé sa peine, n'a pas mis sa « *précieuse violence* » sous le boisseau, ni arrondi les angles de son indignation. Et son attitude de « *justicier local* », d'« *écrivain pornographe* [allusion à l'un de ses romans] ayant fomenté un complot contre l'Education nationale » a, immanquablement, été mise en cause, soupçonnée. Par des gendarmes, des élus, des enseignants, des médecins, et même par quelques journalistes mal inspirés. On lui demandait obscurément d'assumer lui-même une sorte de culpabilité seconde : celle peut-être d'avoir troublé la vie tranquille d'une petite bourgade de province... « *Le scandale n'étant pas que ça continue, mais que ça se sache.* »

Le livre de Jean-Yves Cendrey n'est pas construit autour des états d'âme de l'auteur. Il y a plus urgent, plus exemplaire, plus vital. D'où le montage bien pensé des chapitres du livre, de son économie, du passage de la première à la troisième personne, de son écriture enfin d'une si parfaite netteté – et de celle-ci à l'honnêteté, il n'y a qu'un pas. D'où, enfin, cet usage raisonné, patient, obstiné, attentif, de la violence. Une violence en faveur de la dignité et de la défense des personnes.

P. K.

(1) Depuis *Principes du cochon* (POL, 1998) jusqu'à *Une simple créature* (éd. de L'Olivier, 2001), en passant par *Les morts vont vite* (POL, 1991) et *Les Petites Sœurs de sang* (éd. de L'Olivier, 1999).

## ZOOM



### ■ L'IRRÉALISTE, de Pierre Mérot

Après le succès de *Mammifères* (« J'ai lu », n° 7 748) en 2003, brillant exercice d'humour et de critique sociale, Pierre Mérot avait envie de faire tout autre chose. Une sorte de conte. Et il avait raison. Mais son éditeur ne l'entendait pas ainsi. Il lui fallait du réalisme. Mérot s'est donc embarqué dans le récit de ce combat entre son désir de nouveauté et la volonté commerciale de ce « Cheval Fou », dans lequel on reconnaît sans peine Frédéric Beigbeder. Mérot n'a pas perdu son ironie, ni son sens du portrait, mais on aurait préféré ne pas se sentir face à une sorte de « *Mammifères-bis* » avec narrateur porté sur la boisson, aux prises à la fois avec l'éducation nationale – encore un beau morceau de bravoure – et les Editions astronomiques (Flammarion) – avec portraits désopilants des divers employés et directeurs, voire auteurs, dont une très singulière apparition de Houellebecq, alors auteur de ladite maison. Mais il ne faut pas pour autant faire l'économie de cet *Irréaliste*, car on y rit tout de même beaucoup, et l'on y découvre, ce que *Mammifères* n'offrait pas, un très beau portrait de femme, Oblomova, « *la fille la plus joyeuse de la terre* ».

Jo. S

Flammarion, 210 p., 18 €.

### ■ L'HOMME INTERDIT, de Catherine Lovey

Alors qu'il s'est rendu à Londres signer un contrat particulièrement important pour sa carrière, M. Brown reçoit un appel de la police qui lui annonce la disparition de sa femme et lui enjoint de rentrer immédiatement. Au début, le lecteur partage l'indignation de M. Brown, très choqué que la police le traite sans aucun ménagement comme s'il était coupable et non victime. Mais, insensiblement, le doute s'insinue car on ne suit cette affaire de disparition qu'à travers les confidences que M. Brown fait régulièrement à son analyste le quel, bien sûr, ne dit rien. Pour son premier roman, Catherine Lovey, née en Suisse, dans le Valais, en 1967, installe une atmosphère étrange en jouant de façon très subtile sur le langage comme art de la manipulation.

G. Me

Ed. Zoé. 170 p., 17 €.

### ■ MONT-PERDU, de Michèle Gazier

« *Est-il plus facile de rentrer au pays d'où l'on est parti que de partir du pays d'où l'on est né ?* », s'interroge au cœur du livre, le narrateur de *Mont-Perdu*, le nouveau roman de Michèle Gazier. Pathétique amoureux d'Alice, fille de réfugiés espagnols née en France, ce dernier va suivre pas à pas la jeune femme dans sa quête des origines. De Barcelone à Madrid en passant par Tolède jusqu'au bien nommé Mont-Perdu, région frontalière, cette quête douloureuse est marquée d'un désir d'hispanité exacerbé par les silences, les secrets, la honte des siens et les liaisons sans lendemain. Malgré l'empathie que l'on voudrait éprouver pour cette femme entre deux rives, traversée de doutes, de non-dits et de blessures, on ne parvient jamais tout à fait à l'atteindre. Le lecteur est tenu constamment à distance par un narrateur bavard et quelque peu artificiel. Mais sans doute nécessaire pour la romancière, qui aborde ici des thèmes très personnels.

Ch. R.

Seuil, 222 p., 19 €.

## Besson et Claudel, en quête d'intime

Deux bons romans, deux changements sensibles de « manière »

**UN INSTANT D'ABANDON**  
de Philippe Besson.  
Julliard, 216 p., 18 €.

**LA PETITE FILLE**  
**DE MONSIEUR LINH**  
de Philippe Claudel.  
Stock, 162 p., 15,50 €.

Sixième roman pour Philippe Besson, comme pour Philippe Claudel. Et chez les deux romanciers, dont l'art a conquis nombre de lecteurs, un sensible changement de « manière ».

Pour Besson, avec *Un instant d'abandon*, une touche à peine plus sombre, plus ambitieuse en tout cas puisque son art subtil de la révélation échappe là à tous les pièges de la convention. Comme son narrateur, Thomas Sheppard, face à Rajiv, un Pakistanais qui tient une épicerie à Falmouth, port perdu des Cornouailles où « *la terre abdique, à la verticale des falaises* », on est touché « *par cette retenue, cette pudeur* » qui sont la signature de l'honnête homme, une discrétion qui dit la véritable élégance.

Pour Claudel, qui relève le périlleux défi de troquer la peinture-fresque des *Ames grises* (Stock, 2003) pour la calligraphie dépouillée de *La Petite Fille de Mon-*

sieur Linh, l'art est plus subtil encore puisqu'il s'agit rien moins que de donner à lire une allégorie sur la perte, le vertige d'une solitude que guette la folie. Pour dire l'instinct de survie qui, dédié à un nouveau-né, rend invincible un digne vieillard anéanti par la perte des siens et la faillite de son univers, Claudel conserve la retenue et la réserve pudique qui en font un maître des silences déserts.

Deux histoires hantées par un enfant. L'un est mort à 8 ans, lors d'une sortie en mer. Tom, son père, tenu pour responsable, fut mis au ban du village portuaire qui avait jusque-là obstrué son horizon ; sa peine de prison purgée, il revient pour s'abandonner enfin et, paradoxalement, reprendre le fil de sa vie, nouant dans le silence qui suit l'aveu de sa douloureuse introspection, les liens qui l'arracheront à l'abîme. L'autre, Sang diù, « *Matin doux* », un bébé, sauvé miraculeusement du massacre infligé à la terre de ses ancêtres, est la raison de survie de son grand-père, M. Linh. Pour le père infanticide, une douleur qu'il lui faut assumer ; pour l'aïeul déraciné, une quête qui lui offre l'énergie de ne pas sombrer.

Deux histoires économes aussi. Isolé par son crime dans le silence

hargneux de ses concitoyens, Tom Sheppard parle peu, mais juste. L'aveu fait à Luke, codétenu dont la force paisible bouleverse Tom – un aveu fait d'un trait, le souffle court, les yeux ancrés sur les grains de beauté dispersés en archipel sur ses épaules –, le même répété à Falmouth auprès de Rajiv ou de Betty, autres parias à leur façon, font entrevoir la grâce d'une autre chance. Monsieur Linh, lui, ne parle à personne. Sinon à ce gros homme si sympathique qu'il rencontre sur un banc et dont il fait son ami. Mais Monsieur Bark ne comprend pas sa langue, et ensemble ils inventent le code plus secret d'un échange qui ne passe que par le cœur.

### QUÊTES INTIMES

Chez Claudel comme chez Besson, pas de femmes ou à peine. Des fantômes et des anges protecteurs chez l'un, des ombres condamnées à une impensable solitude, ou des chances évanouies chez l'autre.

Un monde d'hommes alors ? A peine. Chez Besson, ils sont peu caustiques, « *êtres de peu de mots, de peu de gestes* ». Brusques, gênés. Poignées de main viriles et brèves, salutations rapidement expédiées. Monsieur Linh, lui, salue beaucoup à l'inverse, jusqu'à devenir « Mon-

sieur Tao-lai » pour Bark, qui confond le nom de son ami avec la formule lancée à chacune de leurs retrouvailles.

Deux quêtes intimes en fait. Celle d'une rédemption chez Besson, qui de la « *faute* » de Tom fait un chemin de croix patient, têtu, sans complaisance, puisque le revenant venu hanter le lieu du crime, qui est celui de son enfance, donc le théâtre de tous ses drames – Falmouth ? « *Le creuset de ma propre perte, de mon envennement* » –, se « *méfie des centres, des évidences* » et invente sa propre liturgie pour atteindre sa nécessaire absolution. C'est sa façon d'être courageux. Enfin. De se soustraire aux malédictions du lieu et de soi. « *Ce malheur des existences anéanties* ». Celle de Monsieur Linh le serait sans Sang diù, que le fracas des hommes a rendu orpheline à dix jours dans cette campagne asiatique dont il ne reste rien. Rien sinon une poignée de terre dans un sac de toile, dernier viatique du vieillard, avec une photo si ancienne qu'elle s'efface, comme une prémonition.

Si, pudique, Besson émeut, Claudel, toujours sobre et intense, bouleverse. Avec un récit aussi bref que brûlant dont les braises ne s'éteignent pas le livre refermé.

Philippe-Jean Catinchi



# Rosetta Loy face au désastre

Comment construire sa vie dans un monde qui s'effondre ?  
Une magistrale éducation sentimentale sur fond de guerre

**NOIR EST L'ARBRE DES SOUVENIRS, BLEU L'AIR (Nero è l'albero dei ricordi, azzura l'aria)** de Rosetta Loy. Traduit de l'italien par François Brun, Albin Michel « Les grandes traductions », 322 p., 19,50 €.

Il en faut du talent pour surprendre encore et bouleverser son lecteur, même au bout de plusieurs livres. Vous entrez dans un ouvrage en pensant bien connaître son auteur, vous avez lu son œuvre au complet, rien ne peut plus vous impressionner (croyez-vous), quand pffft ! le charme opère à votre insu – soudain la puissance du texte et sa vie propre vous ébahissent, vous enchantent une fois de plus. Magie d'autant plus remarquable lorsque la romancière en question, comme c'est le cas de Rosetta Loy, retourne sans cesse aux mêmes thèmes ou plutôt, à la

même période. Née à Rome en 1931 et venue sur la tard à la publication, cette écrivaine de grande qualité semble comme aimantée par le mitan du XX<sup>e</sup> siècle. Depuis son premier roman, *La Bicyclette* (1), jusqu'aux splendides *Un Chocolat chez Hanselman* ou *Madame Della Seta aussi est juive*, en passant par *La Porte de l'eau* et *Ay Paloma* (2), ses récits sont profondément ancrés dans l'histoire, presque tous cherchant à mettre en évidence les ravages opérés par le fascisme sur la société italienne. Une obsession féconde qui reparait dans son dernier roman, *Noir est l'arbre des souvenirs, bleu l'air*, terrible et splendide éducation sentimentale en temps de guerre.

Comment construire sa vie dans un pays et dans un monde en pleine déliquescence ? Comment se « faire », quand on a vingt ans et que tout se défait autour de vous ? Quand le pays s'en va en mille morceaux, semblable à « l'Armée du roi

d'Italie » qui s'éparpille « comme un fleuve qui n'a plus de lit où couler » ? Avec une grâce particulière et une sorte de douceur mélancolique, Rosetta Loy part de l'intime pour grimper aux barreaux de l'histoire. Les très jeunes gens dont elle croise les destins, ses personnages, ne sont pas, a priori, des figures historiques. Pas même, à vrai dire, des représentants de la société italienne dans son ensemble – Rosetta Loy n'est pas un auteur à fresques : seulement des individus pris dans le ressac du totalitarisme, puis de la guerre et dont les trajectoires finissent par illustrer à la perfection toutes les horreurs et les contradictions de leur temps.

## ÉCRITURE LIMPIDE

Il y a Marcello, brillant jeune homme issu des classes moyennes et vite enrôlé dans l'armée italienne. Marcello, l'admirateur du New Deal américain, qui part en Afrique et vit la débâcle du corps expéditionnaire (la description de cette déroute est absolument époustouflante, même pour ceux que les récits de guerre ont toujours ennuyés), dérivant de désert en désert derrière les troupes de Rommel, avant de finir par s'engager dans l'armée britannique. Il y a Ludovico, le fils de famille désabusé, rebelle au visage de play-boy, que son père enferme dans un séminaire pour le soustraire aux dangers du dehors. Il y a, enfin, la très jeune Giulia, sœur de Ludovico, dont la mère et la sœur se sont repliées dans la maison de



Sicile, 1944 : des soldats italiens se rendent aux forces américaines

campagne familiale, où la tragédie les rattrapera avec une violence inouïe. Chacun d'entre eux – et d'autres encore croisés de manière plus fugitive – fera dans ces années troublées son apprentissage de la vie, de l'amour, du désir et du désastre, aussi.

Comme dans ses précédents livres, Rosetta Loy se sert d'une écriture limpide et avare en adjectifs pour décrire l'écroulement d'un monde, mais aussi le surgissement d'un autre. Il s'agit, observe-t-elle en cours de route, de « la fin d'un théâtre de marionnettes qui avait fonctionné pas loin d'un siècle et demi selon ses propres règles ». La comédie de la grande bourgeoisie dont elle est issue, peut-être (bien que sa propre famille fut composée

d'intellectuels ouverts et généreux), mais surtout celle de l'Italie tout entière – et même au-delà, celle d'une Europe fracassée par la guerre. A ce titre, l'irruption des nazis dans l'histoire, l'arrogance avec laquelle ils occupent la maison de Giulia, la sauvagerie dont ils font preuve, rien de tout cela ne surgit à l'improviste : ils sont comme l'accélération furieuse d'un pourrissement déjà commencé depuis longtemps.

Du chaos vont émerger des temps nouveaux, mais pas complètement : « Le monde sera différent », explique Marcello à Ludovico. Oui, sauf que chaque instant porte en lui la trace du passé, comme une sorte de péché originel. Une ambiguïté que l'écrivain resti-

tue en brassant, d'un même mouvement, tous les temps de la grammaire, le futur (un peu) et l'imparfait (souvent), le passé simple pour le moment le plus épouvantable, mais aussi le présent qu'elle manie de façon troublante. Dans la fausse évidence de ce présent, Rosetta Loy met à la fois le caractère tremblant de l'histoire, qui peut pencher dans un sens ou dans l'autre, mais aussi la folie de la jeunesse, qui se croit immortelle. Et qui le devient quelquefois, par la grâce de la littérature.

Raphaëlle Rérolle

(1) Paru en Italie en 1974, puis en France en 2002, aux éditions Liana Lévi.  
(2) Tous chez Rivages, en 1996, 1998, 2001 et 2002.

## EXTRAIT

« La guerre était encore le claironnement des communiqués et les oriflammes claquant dans le vent ; et assis au cinéma ils pouvaient voir l'avancée triomphale des chars du maréchal Graziani semblables à de petites boîtes cahotant dans les dunes de sable. Ecouter le commentaire des actualités Luce exaltant les entreprises des soldats coiffés du casque colonial, serrés comme des œufs sur le paquebot en partance dans le vacarme des giclées d'eau. Car le rouleau compresseur de la guerre venait à peine de commencer sa marche, qui écraserait tout un monde de rites essentiels et de certitudes granitiques dont ne resteraient plus à la fin que des carcasses vides. » (Page 11)

# Alajmo, folie sicilienne

Une étrange histoire d'enlèvement

**UN CŒUR DE MÈRE (Cuore di madre)** de Roberto Alajmo. Traduit de l'italien par Danièle Valin, Rivages, 212 p., 17,50 €.

Quelle étrange entreprise que celle à laquelle se livre depuis des années Roberto Alajmo, dresser un catalogue systématique des fous d'Italie. Il a commencé par Palerme, la ville où il est né en 1959 et a recueilli plus de trois cents récits et anecdotes qui ont donné naissance à un répertoire des fous de la ville de Palerme (*Repertorio dei Pazzi della città di Palermo*, éd. Garzanti, 1994).

Depuis, la recherche s'est étendue à toutes les villes du pays et l'énorme matière ainsi assemblée, disponible sur Internet (écrire à mattitaliani@hotmail.com), est publiée chaque semaine dans le journal *Diario*. Journaliste à la RAI, et collaborateur de *La Repubblica*, Roberto Alajmo prend souvent comme point de départ de ses romans un fait divers ou une catastrophe bien réelle. Dans le cas d'*Un cœur de mère*, il semble qu'il s'agisse plutôt d'un fantôme, une façon d'exorciser le résultat terrifiant que l'on pourrait obtenir si on mélangeait ces trois ingrédients : le matriarcat sicilien, les problèmes économiques et l'omniprésence de la Mafia.

A Calcara, petit bourg de l'intérieur de la Sicile, un gamin de 10 ans a été enlevé. Cosimo accepte de le garder prisonnier sans même connaître l'identité exacte des ravisseurs et encore moins le motif de l'enlèvement. Simplement, il n'a pas le choix, la peur et l'espoir de gagner quelque argent sont des raisons qui ne se discutent pas.

Cosimo est le candidat idéal pour cette tâche. Célibataire, il gère un atelier de réparation de bicyclettes hérité de son père. Mais à Calcara, personne ne fait de vélo, les routes y sont bien trop pentues. Cosimo aurait pu étendre son activité aux automobiles mais, malheureusement, la seule chose qu'il sache faire c'est réparer des chambres à air et, de nos jours, les pneus de voiture n'en ont plus. Il passe donc ses journées sur une chaise de paille devant son garage à attendre en faisant des mots croisés un client qui ne vient jamais, le

soir il passe chez sa mère prendre un plat qu'elle lui a amoureuxment préparé, avant de regagner sa petite maison isolée à l'extérieur du village. Cosimo a un autre atout aux yeux des ravisseurs : il est le mouton noir de Calcara. Une rumeur persistante circule à son sujet selon laquelle il porterait la malice. Tout le monde l'évite soigneusement, change de trottoir à son approche en faisant discrètement un petit signe des doigts pour conjurer le mauvais sort. Pas d'amis, aucune relation, la discrétion absolue est assurée. Mais comment tenir à l'écart une mère hyperprotectrice ? Un jour, bien sûr, elle débarque chez son fils et découvre le pot aux roses. Mais une mère dont le cœur déborde d'amour est capable, pour son fils, de régler tous les problèmes.

Justement, celui qui se pose là est tout à fait de son ressort. L'enfant choqué, accablé par sa détention, refuse de s'alimenter et dépérit. Or la mère de Cosimo n'a pas son pareil pour le « brociolone », les « polpete » sans parler de ses pâtes au thon. D'ailleurs Cosimo lui-même, quand il était gamin, n'avait pas beaucoup d'appétit. Forte de son expérience, elle prend donc la direction des opérations au grand soulagement de son fils chéri complètement dépassé.

## SILENCE ASSOURDISSANT

L'affaire est compliquée par le fait que ni la télévision ni les journaux ne mentionnent le moindre enlèvement et les ravisseurs, qu'il est bien sûr impossible de contacter, ne donnent plus signe de vie et ne semblent pas chercher à récupérer leur otage. Comme son maître, Leonardo Sciascia, Roberto Alajmo excelle à rendre, à partir d'une histoire singulière, toute la pesanteur de l'atmosphère sicilienne. Si chaque roman a sa petite musique, ce que l'on entend dans *Un cœur de mère* c'est un silence assourdissant. Silence de l'omerta, la Mafia n'est même jamais nommée, silence de Cosimo et de sa mère qui n'échangent que des banalités en prenant bien soin de taire l'essentiel, silence d'une société archaïque enfermée dans l'acceptation muette de son destin et qui ne peut engendrer que les pires catastrophes.

Gérard Meudal

**ET QUAND LE RIDEAU TOMBE (Telon de Boca)** de Juan Goytisolo.

Traduit de l'espagnol par Aline Schulman, Fayard, 154 p., 13 €.

Bien qu'il ait déjà publié ses *Mémoires* (1), Juan Goytisolo revient ici sur son enfance et des événements intimes, dans un récit où il a été rarement aussi sobre, authentique, grave et rigoureux. Après des romans étranges, où s'entrelaçaient réflexions politiques et hallucinations oniriques, avec sexuels et analyses littéraires, il retrouve une sorte de dépouillement dans ce texte admirablement concentré et maîtrisé, écrit avant tout pour être un hommage épuré à Monique Lange.

La romancière française, disparue en 1996, était, en effet, la compagne de l'écrivain. Leur relation passionnée les avait à la fois séparés et rapprochés. Elle-même lui avait dit : « Vivre avec toi, c'est faire l'apprentissage de la solitude. » Juan Goytisolo a donc attendu une dizaine d'années pour oser exprimer cet amour singulier qui l'unit à l'auteur des *Poissons-chats* et des *Cabines de bain* (2). Et finalement, la plus belle preuve d'admiration qu'il pouvait offrir était de prendre, en partie, le ton de Monique Lange, qui se plaignait parfois de ne pas pouvoir écrire de romans, mais des fragments intimes, lyriques, cinglants, fragiles dans leurs élans, solides dans leur sincérité. Et l'on comprend, à lire ce texte fusionnel sans épanchement, amoureux sans miè-

vrerie, ce qui a pu pousser l'un vers l'autre ces deux intellectuels, marginaux chacun à sa manière.

Juan Goytisolo, comme on le sait, avait une autre sexualité. Il ne s'en est pas caché dans son autobiographie et certains romans. Mais cela ne portait pas atteinte à l'intensité de sa complicité avec sa femme. Le livre ne commence pas tout de suite par l'évocation de Monique Lange. Ce n'est qu'à la page 27 que débute le portrait de celle qui l'a quitté : « Sa vitalité débordante, sa constance en amitié, son amour du soleil et des plages, sa manie de collectionner miroirs, cendriers, presse-papiers et toutes sortes d'objets qui n'étaient pas toujours du meilleur goût : comment les interpréter sinon comme un besoin de semer des petits cailloux évoquant sa présence au long de ce trajet qui la menait, inexorablement, vers la disparition d'elle-même, vers la fin de son rêve aussi bref qu'intense ? » Suit l'évocation de leur cheminement commun, de leurs partages et de leurs éloignements.

## CHIMÈRE CONTRE CHIMÈRE

Mais soucieux d'être au plus près de la vérité, Juan Goytisolo met en écho ses propres angoisses, ses hallucinations, sa vision générale du monde esthétique et politique. Si bien que le livre, qui s'ouvre par des annotations pessimistes sur la mort, sur des animaux, un peu à la manière d'une de ses récentes fictions, *Trois semaines en ce jardin* (3), acquiert peu à peu une extraordinaire liberté de ton et de narration.

# En mémoire de Monique Lange

L'hommage épuré de Juan Goytisolo à sa compagne, romancière disparue en 1996

Aux souvenirs de la personnalité éclatante de Monique Lange se mêlent des tableaux autobiographiques (l'enfance, les parents, la maison), la conscience d'une forme « d'inexistence » dans le refus de tout bien, de toute attache qui n'aurait pas été choisie librement et une ébauche de fiction. « Son écriture, dit-il de lui-même, n'ouvrait pas de pistes, elle effaçait des traces : lui-même n'était pas la somme de ses livres, il en était la soustraction. »

Tenté de disparaître dans le désert, l'écrivain dialogue avec celui que l'on appelle Dieu. Chimère contre chimère, se disent-ils. « Toi, tu es né mort et tu appartiens déjà au royaume des ombres. Moi, j'ai été inventé par deux mille ans de querelles byzantines, et je continuerai d'exister jusqu'au jour où le dernier de tes semblables aura cessé de croire en moi. » La beauté de ce dialogue est à l'image de tout le livre, dominé par la référence à Tolstoï et se terminant sur une très belle citation de Proust, qui semble curieusement illustrer la vision des montagnes de l'Atlas, du haut de la terrasse. Goytisolo contemple dans le paysage marocain la totalité de sa vie. Sans nostalgie et sans remords : comme un théâtre.

René de Ceccatty

(1) *Chasse gardée* et *Les Royaumes déchirés*, Fayard, 1987 et 1988.

(2) « Folio », n° 1638 et 1570, Gallimard, comme presque tous les récits de Monique Lange. Son dernier livre, *Les Cahiers déchirés*, a paru en 1994 chez Nil.

(3) Fayard, 2000.

# Amplès voix d'Amérique

Walt Whitman (1819-1892) est comme le père tutélaire de la poésie américaine. Son chant océanique et inéprouvable à les accents d'un hymne à la nation et à la démocratie. L'« esprit » du « barde » « fait chœur avec l'esprit de son pays... Il incarne sa géographie et sa nature et ses fleuves et ses lacs », écrivait-il lui-même dans la préface à la première édition de *Leaves of Grass (Feuilles d'herbe)* en 1855 – la dernière paraissant en 1891, quelques mois avant la mort de Whitman. Diverses manifestations, dont un colloque à Paris-VII en juillet, ont marqué ce cent cinquantième anniversaire. Ce volume, franco-américain jusque dans son titre (*Hom(m)age*) et ses deux éditeurs, l'un new-yorkais l'autre nantais, n'est pas le moindre (1). Trente-sept poètes américains et un anglais ont composé, avec respect ou ironie, sans révérence excessive, animés de senti-

ments filiaux nuancés, des poèmes en l'honneur du grand, de l'écrasé aîné. Parfois, un regret, ou même un reproche : « Ô Amérique, tu as été brisée ! Ô Whitman tu n'as rien vu venir » (Kristin Prevallet).

## FORMIDABLE INVENTIVITÉ

Publié entre 1946 et 1958, *Paterson*, grand poème en cinq livres et œuvre majeure de Williams Carlos Williams (1883-1963), médecin à Rutherford (New Jersey) considéré, au même titre que Walt Whitman (on fit souvent le parallèle entre *Paterson* et *Leaves of Grass*), comme un « prophète » (2). De fait, ce livre exerça une influence considérable sur les poètes des générations suivantes, comme Allen Ginsberg, dont Williams préféra le recueil *Howl*. Ce long poème d'une formidable inventivité est l'épopée éclatée d'une ville ouvrière américaine et de toutes les mutations qu'elle traverse. Yves di Manno avait

publié une première édition de sa traduction de *Paterson* en 1981, chez Flammarion. Il l'a entièrement révisé pour la présente édition.

D'inspiration très différente, le recueil *Sour Grapes (Raisin surs)* date de 1921. A cette époque, tandis qu'il lance la revue *Contact*, William Carlos Williams affirme que sa « théorie » est que la poésie « provient de l'environnement immédiat, et dans le cas, de mon environnement, l'Amérique... » Pour lui, tous les poèmes de *Sour Grapes* « sont des poèmes de déception, de tristesse ».

John Ashbery est né dans l'Etat de New York en 1927. Son premier recueil date de 1956. Dans les années 1950-1960, il résida à Paris. L'étendue de son registre, du lyrique méditatif aux grandes envolées abstraites. « Chaque poème, écrivait Pierre-Yves Pétillon, fait l'inventaire des diverses manières dont on s'efforce de « construire » la réalité.

(...) Ce processus mental est en soi le sujet du poème. » *Self-portrait in a Convex Mirror* est le titre d'un long et magnifique poème, pièce principale d'un recueil datant de 1975.

P. K.

(1) *Walt Whitman, Hom(m)age*, 2005-1855, sous la direction d'Eric Athnot et Olivier Brossard. Bilingue. Plusieurs traducteurs. Turtle Point-Press (New York) et Joca Seria (Nantes), 162 p., 25 €.

(2) *Paterson*, de William Carlos Williams, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Yves di Manno, éd. José Corti, 264 p., 20 €.

(3) *Raisin surs*, de Williams Carlos Williams, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Thierry Gillyboeuf, éd. Atelier la Feugraie, 14770 Saint-Pierre-la-Vieille, bilingue, 152 p., 15 €.

(4) *Autoportrait dans un miroir convexe*, de John Ashbery, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anne Talvez, bilingue, éd. Atelier la Feugraie, 170 p., 16 €.



# La quête de l'impossible oublié

Alan Pauls fait le récit élégant, complexe et minutieux des errements d'un homme qui cherche à échapper aux souvenirs d'un amour disparu

**LE PASSÉ**  
(El pasado)  
d'Alan Pauls.  
Traduit de l'espagnol  
(Argentine) par André Gabastou,  
éd. Christian Bourgois, 656 p., 27 €.

Le *Passé* est un roman de mauvaise vie, non de petite vertu mais de grand talent. Un roman assez brillant pour se hisser sans effort à la hauteur et au-delà des vices qu'il dépeint : art et amour fous, cocaïne, sport intensif et autres formes d'addiction. Sans oublier la mémoire elle-même, de toutes les drogues les plus fortes que compte ce quatrième roman du scénariste, traducteur et critique argentin Alan Pauls, né en 1959 d'un père qui avait fui l'Allemagne nazie. Le *Passé*, lauréat du prix Heralde en Espagne en 2003, pose ce cruel et amusant dilemme : pour être un homme nouveau, il faudrait se désintoxiquer de la mémoire. Or se priver de ce « poison » indolore, de ce penchant « écœurant » pour le « liant », c'est ne plus exister. C'est pourtant cette évaporation de soi que le héros « faible et entêté » du *Passé* recherche malgré tout.

Le lecteur suit sa quête dans la brillante anarchie des événements, séduit par l'humour aberrant du récit, dénoté par un phrasé si élégant, complexe et minutieux qu'il en devient provocant : autant d'éléments par lesquels Pauls manifeste son dégoût de ce qu'il appelle la « littérature de réhabilitation », dont le slogan pourrait être « Sou-

viens-toi et sois bien sage ». Pour preuve, ses deux jeunes héros, les bien nommés Rimini (la réminiscence ?) et Sofia (la sagesse ?), cultivent l'un l'oubli, l'autre la folie dans le Buenos Aires des années 1970 à 1990. Ils s'aiment, du moins pendant les soixante-dix premières pages que *Le Passé* emploie à expédier cette passion parfaite de douze années. Ensuite, l'énergie nécessaire aux péripéties des six cents pages suivantes est libérée.

## CLINS D'ŒIL À PROUST

La séparation d'avec Sofia consommée, Rimini n'a pas d'autre hâte que de refaire sa vie. Son vœu : échapper aux souvenirs de cet amour « à la fois innocent et rance, vaincu, comme ces personnages de science-fiction qui, une seconde avant la catastrophe, réussissent à accéder à un abri antiatomique et restent des années confinés, ruminant dans la solitude le privilège de survivre, et lorsque, enfin, ils refont surface, croyant que le danger est passé et que le monde est retourné à sa place, ils découvrent que la catastrophe n'a jamais eu lieu, que s'ils ne l'ont pas su c'est précisément à cause de l'étanchéité et de la profondeur du refuge, et que le monde, tant d'années après qu'ils ont fait partie de lui pour la dernière fois, est, maintenant, déformé, méconnaissable, indifférent et qu'il les regarde avec l'effarement amusé avec lequel dans quelques années, pas beaucoup, la population enfantine de ce même monde regardera

toutes les choses qui sont, aujourd'hui, l'emblème du présent ».

S'ensuivent des « apothéoses cliniques » dues au sexe et à la drogue, des morts, un mariage, la naissance d'un fils délicatement décrite, mais aucune « rédemption sentimentale » capable d'annuler l'acharnement maladif que met Sofia à récupérer Rimini. Passif et souvent ahuri, le jeune homme est le réceptacle parfait du temps, qui finalement l'altère aussi peu que le Dorian Gray d'Oscar Wilde, dont Pauls a souvent l'humour noir. Les clins d'œil à Proust ne manquent pas non plus. Mais ils semblent eux-mêmes savamment dictés par « l'oubli, la distraction, les malentendus » qui permettent aux grandes œuvres d'inspirer les modernes. Dans *Le Passé*, Rimini devient ainsi le « prisonnier » de Sofia, comme l'Albertine proustienne. Mais c'est lui qui observe des heures durant sa maîtresse endormie, comme le Marcel de *La Prisonnière*. *Le Passé* n'est pas non plus l'histoire d'une vocation, comme celle de Marcel, mais d'une dépendance progressive. Rimini devient une œuvre d'art au même titre que celles d'un certain Jeremy Riltse, troisième héros du roman et inventeur du « sick art ». Sorte de double masculin de la plasticienne française Orlan, connue pour ses expériences artistiques de chirurgie et de greffe corporelles, cet artiste autrichien produit ses œuvres à partir de traces et de débris corporels.



Elena,  
Espagne,  
1983

Tous les corps du *Passé* sont donc marqués par les « organisations » contradictoires du temps qui inspirent Pauls depuis son premier roman, publié à 25 ans. Ces altérations donnent tantôt à frémir, tantôt à rire : comme ce jour de conférence donnée par le philosophe Jacques Derrida où Rimini, traducteur subitement privé de sa

mémoire du français, se convainc que « valise » est un des opaques néologismes dont le penseur a le secret. Ces « aberrations interprétatives », que Pauls excelle à mettre en scène et qu'il voit comme une caractéristique de la littérature argentine, soulagent d'une longueur romanesque où l'on s'épuise parfois. Elles rappellent aussi le

charme bizarre de *Wasabi*, son précédent roman (1), un bijou d'humour absurde et de fausse désinvolture, publié dix ans avant *Le passé*, et qui se lit toujours avec délectation, relevée d'une pointe amère d'appréhension.

Fabienne Dumontet

(1) 1995, épuisé.

## ZOOM



■ **LOIN DE CHANDIGARH**, de Tarun J. Tejpal  
« L'amour n'est pas le ciment le plus fort entre deux êtres. C'est le sexe. » Il y a des incipit plus séduisants. « Le sexe n'est pas le ciment le plus fort entre deux êtres. C'est l'amour. » Il y a des dernières phrases plus surprenantes. Les deux prennent tout leur relief quand on les a rejointes après le long mais non lassant récit d'une double saga, celle d'un couple d'aujourd'hui installé en Inde, et celle d'une Américaine qui épouse un Indien homosexuel qui la fait spectatrice de ses amours avec ses domesti-

ques. Des scènes du Kâma-sutra décrites avec délicatesse, l'évocation de l'indépendance de 1947, les conflits entre l'Inde et le Pakistan... le tout s'articule sans éloigner le lecteur du destin des personnages, de la force et de la faiblesse du couple homme-femme, à la fois toile de fond et dramatique sujet d'un roman impressionnant. P.-R. L. Traduit de l'anglais par Annick Le Goyat, Buchet-Chastel, 678 p., 20 €.

■ **BREVES NOUVELLES DE MON JARDIN**, de Hermann Hesse  
Même réduite aux dimensions d'un enclos, la nature n'en garde pas moins ses mystères et ses leçons aux yeux et à la sensibilité de Hermann Hesse : « La nature est belle partout ou nulle part. » Dans les vingt-deux textes inédits en français qui composent ce recueil (articles, essais, lettres), l'auteur, qui fut l'un des maîtres à penser de toute une génération lassée par la technique, invite moins à une jouissance esthétique des paysages qu'au décryptage des signes que nous adresse la nature et devant lesquels souvent le regard et la compréhension abdiquent : « Toute nature est langue et écriture hiéroglyphique colorée. » Au fil du temps et des saisons, de l'enfance à la vieillesse, du printemps à l'hiver, Hesse nous livre ses considérations comme les clefs d'un univers secret. P. Dhs. Traduit de l'allemand par François Mathieu, Calmann-Lévy, 120 p., 13 €.

■ **MISTER BONES**, de Seth Greenland  
Ce premier roman, satirique avec juste ce qu'il faut de mélancolie, ironise sur le milieu de la télévision américaine, plus précisément celui des sitcoms. On nous en envoie assez d'outre-Atlantique pour que le lecteur français comprenne de quoi il s'agit. Le scalpel est gros, mais il incise là où il faut. Le comique vieillissant Bones, coureur, alcoolique et drogué, pourra-t-il rétablir sa carrière ? Son ami scénariste acceptera-t-il de l'aider ? Ce jeune homme regrette tant de ne pas être un vrai écrivain... On joint une impressionnante pharmacopée – il faut bien survivre – et une belle galerie d'épouses cupides. J. Sn. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean Esch, Liana Levi, 479 p., 23 €.

■ **POÉSIES COMPLÈTES**, de Malcolm Lowry  
« Un poème à propos d'un poème qu'on n'arrive pas / A écrire est à l'image d'un amour sincère que le cœur a / Oublié sans le perdre... », écrivait Malcolm Lowry (1909-1967). C'est Jacques Darras, traducteur notamment de *Under the Volcano* du même Lowry, qui donne ici sa version des poèmes de l'écrivain anglais – « presque un Américain », souligne-t-il – et qui présente ce beau volume. Jean Follain, en 1962 avait traduit, très librement, quelques-uns de ces poèmes qui sont, pour Darras, par rapport à *Sous le volcan*, ce que les *Sonnets* sont au théâtre de Shakespeare. Ce qui est évidemment une manière de les placer très haut ! Embarqué « sur le navire des explorations métaphysiques » pour un voyage qui se confond avec le mouvement même de la vie, Lowry accordait, de fait, une grande importance à sa production poétique. A la fin de sa vie, en 1957, il écrivait : « Je ne pense pratiquement qu'à la poésie, le reste du temps je pense à ma chère cabane de Burrard Inlet, mais il y a tellement peu de poèmes que j'apprécie réellement chez les autres écrivains que (...) je me défends moi-même d'en écrire, tant je place la barre à des hauteurs inaccessibles... » P. K. Denoël « & D'ailleurs », 296 p., 25 €. Chez le même éditeur, trois romans de Lowry ont été rassemblés : *Ultramarine ; Sombre comme la tombe où repose mon ami ; En route vers l'île de Gabriola* (traduit de l'anglais par Clarisse Francillon et Jean-Roger Carroy ; présentation de Serge Fauchereau, Denoël, « Des heures durant », 896 p., 29 €).

## Il faut sauver Agustina

La Colombienne Laura Restrepo explore les rapports entre sexe et pouvoir, sur fond de drame familial

**DELIRE**  
(Delirio)  
de Laura Restrepo.  
Traduit de l'espagnol (Colombie)  
par Françoise Prébois,  
Calmann-Lévy, 346 p., 20,80 €.

Les thèmes abordés dans ce livre sont enfouis de tous temps dans nos tréfonds. Leur pouvoir symbolique est tel qu'on les imagine aisément illustrés par des allégories qu'aurait enfantées le sommeil de Goya : « Le Pouvoir étouffant le Sexe », ou encore « La Bourgeoisie couronnant le Crime »... L'auteur n'est pas une débutante : universitaire active en politique, elle a occupé de hautes fonctions, essuyé des revers et remporté des victoires. Elle a publié huit romans. Dans celui-ci, des personnages hallucinants, et parfois hallucinés, gravitent autour de la jeune Agustina : sa famille, sur trois générations. Ils appartiennent à la bourgeoisie traditionnelle ; par l'un d'eux, un frè-

re, ils effleurent les milieux de la drogue.

Nous sommes en Colombie où Pablo Escobar, prince très réel d'un cartel, apparaît de temps en temps parmi les meurtriers, les bombes et les fameuses – sicaires. L'auteur explique comment et pourquoi ce parvenu corrompt les familles riches en les impliquant dans le blanchiment des profits. Ce n'est pas un reportage, juste une toile de fond, sinistre : ce qui se passe dans les alcôves, dans les salles à manger de palissandre et même dans la tête des petits enfants n'est pas plus gai.

## RAVAGES INTÉRIEURS

Alors que les principaux personnages viennent raconter tour à tour un bout de leur histoire, une fraction de ce qu'ils ont vu ou cru voir, on découvre les ravages intérieurs qui ont déchiré la famille d'Agustina, depuis les tentations sauvagement réprimées de l'aïeul – il finit par se noyer, comme l'a fait sa sœur – jusqu'aux cérémonies prépubères, gra-

ves et violentes, auxquelles Agustina enfant convie son petit frère. La génération intermédiaire n'est pas plus paisible : à chaque niveau on lutte résolument, brutalement, contre la pulsion animale. Et tout l'art de Restrepo consiste à expliquer sans dogmatisme ni lourdeur le rôle destructeur du non-dit, la terrible brutalité du silence : il ronger ceux qui se taisent, il évince ceux qui ne se taisent pas.

En racontant l'histoire d'une bonne chassée parce qu'elle est enceinte, l'auteur effleure un domaine voisin, celui des rapports entre sexe et pouvoir. Il ne s'agit pas ici – au moins pas seulement –, de la débauche des puissants, mais plutôt de l'utilisation qu'ils font du sexe pour conforter leur pouvoir : c'est en contrôlant la sexualité des autres qu'on les asservit le plus sûrement. Dans la famille d'Agustina, l'interdit garantit le pouvoir du père au point que, confondu d'adultère, il s'en tire parce que personne autour de lui ne se sent innocent.

On ne s'étonnera pas que, sous le poids d'une telle hérédité, Agustina soit une jeune femme difficile, sujette à des colères féroces ainsi qu'à des visions qui lui font croire à ses pouvoirs d'extra-lucide. Aguilar, son compagnon, la supporte et l'aime telle qu'elle est. Avec la grand-mère Blanca et la tante Sofi, il représente un pôle d'équilibre, de maîtrise de soi et de liberté : donc de capacité à aimer et à sauver. Car il faut sauver Agustina, la structure du livre l'établit dès le début : des événements effrayants ont fait déborder la coupe d'amertume, Agustina sombre. Elle était insupportable, elle devient tyrannique, démente. Malgré les scènes atroces, les insultes et les cruautés, Aguilar, le patient Aguilar saura dénouer un à un les noeuds qui entravent et torturent son aimée. C'est lui qui suggère la dernière allégorie, celle qui donne à ce livre puissance sa valeur de rédemption : l'Amour terrassant la Folie.

Jean Soublin

## Les êtres sacrifiés d'une Pologne écartelée

**SIBÉRIADE POLONAISE**  
(SYBERIADE POLSKA)  
de Zbigniew Domino.  
Traduit du polonais  
par Laurence Dyèvre,  
éd. Noir sur Blanc, 550 p., 25 €.

Les déportations, les camps, la folie des hommes... on pense avoir tout lu des monstruosité nazies et soviétiques du XX<sup>e</sup> siècle et voici que les deux idéologies se trouvent réunies dans un roman aussi étonnant par sa densité que par sa qualité. En août 1939, le traité de non-agression que signent Molotov et Ribbentrop prépare le démantèlement de la jeune République polonaise. Quelques mois plus tard, devant Lvov, les généraux allemands et russes, avant de célébrer ce nouveau partage, se font des politesses à qui entrera le premier dans la ville, et le 10 février 1940, les habitants de Czerwony Jar – alors à l'est de la Pologne, aujourd'hui en Ukraine – vivent le premier jour de leur déportation. Aux scènes de brutalités répondent la naïveté d'un

Jaworski essayant d'attendrir un soldat (« Que va-t-il advenir de ma femme ? Ma jument va pouliner d'un moment à l'autre, monsieur ») et les méditations d'un Dolina (« Les Ukrainiens n'aimaient pas les Polonais, les Polonais n'aimaient pas les Ukrainiens, et les uns et les autres n'aimaient pas les juifs »), animosités soudainement absurdes quand lui, Dolina, est « dans le même train que Josek », son voisin, cependant qu'aux parents inquiets du sort de leurs enfants, le commissaire du peuple répond : « On décidera à l'arrivée. »

## « GENS DE LA TAÏGA »

Faim, froid, maladies, le voyage est la première épreuve du voyage dont Kaloutchoe, dans la taïga sibérienne, est le sinistre terminus. C'est l'un des camps du Goulag. Le commandant Savine qui le dirige les accueille en ces termes : « Vous avez été déportés ici pour y être rééduqués, pour qu'on fasse de vous de bons citoyens soviétiques. Vous devez apprécier à sa juste valeur la généro-

sité du pouvoir soviétique qui a la bonté de vous offrir cette chance. » Avec un « sourire narquois », il leur annonce les rigueurs de l'hiver : « Vous finirez par vous habituer (...) et si vous ne vous y habituez pas, vous creverez. »

Habitué ou non, il faut survivre, et quand les hommes constatent : « C'en est fini de nous les gars ! Il n'existe aucune force au monde capable de battre Hitler. Et maintenant, il faut y ajouter Staline », les femmes pensent qu'ils seront de retour en Pologne pour Noël. D'ailleurs, l'une d'elles le confirme en révélant que la Vierge de Czestochowa est venue en personne près de la baraque n° 6 et lui a dit qu'elle prie son fils Jésus « pour que votre géhenne finisse bientôt ! Peut-être même avant Noël ». Mais le 25 décembre, les esprits sont pleins de désespoir. Malgré tout, ces « gens de la taïga » s'organisent. Il y eut bien quelques rivalités entre les exilés quand, pour se nourrir, certains se faisaient délateurs auprès des gardes pour un peu de nourriture, mais une espèce

de société fondée sur la solidarité se crée. Elle permet d'être encore en vie, au bout de sept ans de présence dans l'inhumaine Sibérie. La guerre finie, les exilés craignent qu'on les oublie, rêvent d'un retour dans une Pologne qu'ils idéalisent et qui ne leur réservera pas le bonheur paisible auquel ils croient.

Cet événement historique, l'auteur l'a vécu, déporté qu'il fut – il avait 10 ans – et ce n'est pas ce qui pouvait faciliter la rédaction d'un roman. Sa réussite tient à ceci qu'il n'y est pas présent. Le « Je » évité, il fait vivre d'innombrables personnages et sa maîtrise de la forme romanesque épouse le témoignage sans la rigueur et la sécheresse du document, tout en en ayant la force. Autre qualité, et paradoxale pour une fresque de cette ampleur, l'économie des mots. « C'est la nuit. Le convoi est arrêté. » « C'est l'aube. Le convoi est toujours stoppé. » Et toute une ambiance est créée. Une saga passionnante faite d'histoires dans l'Histoire.

Pierre-Robert Leclercq



# Hannah Arendt, carnets de route

Les éditions du Seuil publient le « Journal de pensée (1950-1973) » de la philosophe. Une sorte d'« archive portable » qui éclaire les fondements de son œuvre, et en particulier l'articulation entre « Les Origines du totalitarisme » et « Condition de l'homme moderne »

**JOURNAL DE PENSÉE (1950-1973)**  
**Volume 1 (juin 1950-février 1954)**  
**et vol. 2 (mars 1954-1973)**  
 de Hannah Arendt.  
 Edité par Ursula Ludz  
 et Ingeborg Nordmann.  
 Traduit de l'allemand  
 et de l'anglais  
 par Sylvie Courtine-Denamy.  
 Seuil, « L'ordre philosophique »,  
 1 324 p., 75 €.

Faut-il nécessairement tout rendre public des écrits d'un grand penseur, fût-il, comme Hannah Arendt, un témoin capital de notre temps ? Tout exhumer, y compris notes, brouillons et autres tâtonnements provisoires, à l'origine destinés à un usage strictement privé ? Cette question s'est bien sûr posée aux éditrices de ces 1 300 pages (appareil critique inclus) qui, en cette rentrée, nous sont données à lire sous le titre de *Journal de pensée*, sorte d'« archive portable » qui accompagne Hannah Arendt de 1950 à 1973, qu'elle emportait lors de ses voyages, mais dont elle-même n'envisagea jamais la publication.

Nous connaissons la fameuse « boîte à outils » du chercheur en sciences sociales : allez en effet trouver un sociologue qui ne vous explique pas qu'il « bricole » avec les moyens du bord pour tenter de comprendre comment « ça fonctionne ». Voilà que nous sommes désormais conviés à pénétrer dans « l'atelier » du philosophe – voire dans sa « cuisine ». Mais on évitera le terme puisque nous avons affaire à une femme. Aussi Alain Badiou et Barbara Cassin, qui codirigent la collection, préférèrent-ils parler, plus noblement, de « l'invention féminine d'un nouveau genre philosophique : les exercices préliminaires à l'accouchement d'une pensée », au risque d'enrôler Arendt dans un combat féministe dans lequel il n'est pas certain qu'elle se serait reconnue.

L'atelier d'Hannah Arendt ? A sa mort, en 1975, ce *Journal* fut d'abord transmis sous la forme de vingt-huit cahiers manuscrits sans doute numérotés de sa main, reliés par une spirale et recouverts d'une épaisse couverture cartonnée. La plupart du temps, Arendt n'y indique pas les jours, mais les mois. En somme, des carnets de notes, de facture on ne peut plus austère, que la philosophe tenait, comme la majorité des universitaires, en marge de ses livres, de ses cours ou de ses conférences. Histoire de ne pas lais-



Hannah Arendt dans les années 1960, à l'université de Chicago

ser s'envoler les idées qui viennent. « *Supposons que nous ayons une très bonne mémoire en sorte que nous retenions effectivement tout ce à quoi nous pensons* », expliquait Arendt dans un entretien télévisé de 1964, « *je doute fort, connaissant ma paresse, que j'eusse jamais noté quoi que ce soit par écrit* ». C'est dire que si cet objet bizarre n'est pas vraiment un journal, il n'est surtout pas, comme le précise à juste titre

sa traductrice, Sylvie Courtine-Denamy, un journal intime.

A cet égard, prévenons d'emblée les curieux : ces pages ne recèlent ni anecdotes croustillantes, ni confidences sur sa liaison de jeunesse avec Heidegger, ni révélations sur sa vie privée, ni portraits, ni conversations rapportées. Encore que le second volume, qui couvre les années 1960, une période au cours de laquelle elle ouvre plus sporadi-

quement ses bloc-notes, contient davantage d'annotations personnelles. Ainsi quand elle confie, *ex abrupto*, en mai 1965 : « *Depuis ma septième année, si j'ai à vrai dire toujours pensé à Dieu, je n'ai en revanche jamais médité sur Dieu. J'ai effectivement souvent souhaité ne plus devoir vivre, mais sans jamais poser la question du sens de la vie.* » De même, si on ne trouve guère de réflexions à chaud sur la marche du monde, on ne peut qu'être saisi par la résonance très actuelle de certaines de ses remarques. Par exemple lorsqu'elle soutient que les lois ne devraient jamais prétendre nous protéger de nous-mêmes, « *témoin la législation contre le vice, le jeu, l'ivresse, etc.* ». Toute irruption « *du raisonnement moralisateur, qui dépasse le concept d'injustice perpétrée contre autrui, constitue toujours une agression contre la liberté* », poursuit-elle. « *Tant que le morphinome ne devient pas un criminel, cela ne regarde personne.* » Ou bien

quand elle s'inquiète de voir les hommes exiger de la terre bien davantage que ce qu'elle peut donner, en sorte que « *la terre ne s'offre plus à eux comme une patrie* ». Or, pour la philosophe, l'homme n'est pas là pour dominer la terre, mais d'abord pour l'habiter avec autrui.

Reste qu'Hannah Arendt, ici, se parle avant tout à elle-même, élaborant, corrigeant et affinant la formulation de certains thèmes fondamentaux de son œuvre. C'est d'ailleurs l'intérêt majeur de ce *Journal* que de nous faire mieux comprendre l'articulation entre *Les Origines du totalitarisme* – dont elle achève de corriger les épreuves en 1951 en même temps qu'elle commence ses cahiers – et *Condition de l'homme moderne*, publié en 1958, ouvrage majeur dans lequel elle pose plus frontalement la question de savoir si la politique est encore possible. Tel est bien le souci qui, comme un fil rouge, traverse de bout en bout ces carnets : établir en quoi la politique est enracinée dans la condition humaine, mais aussi en quoi elle est à la fois la plus humaine et la plus digne, bien que la plus fragile, des activités.

En cela, le *Journal* éclaire bien le passage entre le volet critique et le volet constructif de son œuvre. D'où de nombreuses entrées s'ouvrant sur la locution « *à propos de* » : à propos du mal radical, qu'elle définit ici comme « *ce qui n'aurait pas dû se produire* », comme « *ce avec quoi on ne peut pas se réconcilier, ce qu'on ne peut en aucune circonstance accepter comme un destin, et ce vis-à-vis de quoi on ne doit pas non plus se taire et passer outre* », mais aussi la liberté, l'action, l'être-citoyen, la promesse, la responsabilité, et la sauvegarde d'un monde commun, cet espace intermédiaire « *qui est-entre-les-hommes* », dit-elle, où prend naissance la politique et où elle se constitue comme relation. Egalement omniprésente, l'idée de « *commencement* », centrale chez Arendt, dans la mesure même où elle renvoie à cette capacité qui nous est propre à inaugurer, à faire naître, à introduire du nouveau et de l'imprévisible dans le monde. Ce qui signifie aussi : être capable de rompre la monotonie du processus vital dominé par l'enchaînement mortifère de la consommation et du travail, là où les « *œuvres* » menacent de disparaître dans l'industrie des loisirs ainsi qu'elle le développera dans *La Crise de la culture* (1961). C'est dire si la philosophe nous parle du monde dans lequel nous vivons...

Convaincue qu'il fallait philosopher autrement, sa discipline ayant à ses yeux largement raté la compréhension du politique, Arendt, toute à sa passion de comprendre, ne cesse donc, dans ces cahiers, de s'affronter aux grands auteurs de la tradition. De là, d'innombrables citations en grec ancien et en latin, en anglais, et parfois même en hébreu, tantôt consignées à l'état brut, au fil de ses lectures, tantôt accompagnées de commentaires. Cette pluralité de langues est peut-être l'un des

aspects les plus frappants du *Journal*, même si son auteur, émigrée aux Etats-Unis depuis 1941, continue pour l'essentiel – on le voit ici – de penser, de rédiger, et même d'écrire des poèmes en allemand, sa langue maternelle.

Cette publication, dont on peut estimer qu'elle sera sans doute plus utile aux chercheurs qu'au grand public, est en tout cas symptomatique – et comment ne pas s'en féliciter ? – de l'extraordinaire engouement, sinon de la fascination, parfois du culte, que suscitent aujourd'hui l'œuvre autant que la personnalité et la trajectoire exem-

Si cet objet bizarre  
 n'est pas vraiment  
 un journal,  
 il n'est surtout pas  
 un journal intime

plaire d'une femme dont l'histoire se confond avec celle du XX<sup>e</sup> siècle. Un intérêt toutefois bien récent dans l'Hexagone. Il est sur ce point assez édifiant de relire la présentation d'un numéro spécial que la revue *Esprit* lui consacrait en 1980, à un moment où il aurait été bien illusoire d'imaginer que ses écrits puissent entraîner un phénomène de mode. Dans la réédition de 1985 de ce dossier, Olivier Mongin et André Enegren observaient encore qu'« *à défaut d'un enthousiasme orchestré par les médias* », on constate « *que l'intérêt pour la pensée d'Arendt n'est plus l'affaire de quelques maraudeurs épris d'un esprit original* ». De fait, il aura fallu plus de deux décennies pour que *Les Origines du totalitarisme* soient intégralement traduites, tout auteur qui, dans les années 1950, employait ce vocable étant tenu pour *a priori* suspect. Surtout en France.

Alexandra Laignel-Lavastine

★ Signalons, en cet anniversaire des trente ans de la mort d'Hannah Arendt : la réédition, en « Points Essais », de la première et de la troisième partie des *Origines du totalitarisme* : 1. *Sur l'antisémitisme*, trad. Micheline Prouteau ; nouvelle édition révisée par Hélène Frappat ; 3. *Le Système totalitaire*, trad. Jean-Loup Bourget, Robert Davreu et Patrick Lévy ; révisée par H. Frappat. Les trois parties des *Origines* ont été éditées, dans cette version, sous la direction de Pierre Bourretz chez Gallimard (« Quarto », 2002). Mentionnons aussi la réédition de *La Vie de l'esprit*, dernier livre d'Hannah Arendt (PUF, « Quadrige », traduit de l'anglais par Lucienne Lotringer, 570 p., 27 €), et chez Payot : *Responsabilité et jugement*, recueil d'essais d'Arendt inédits en français (édition établie par Jérôme John, trad. de l'anglais par Jean-Luc Fidel, en librairie le 16 septembre). Le 29 septembre, chez Gallimard, paraîtra un essai de Laure Adler, *Dans les pas de Hannah Arendt*. Enfin, *Le Magazine littéraire* présente un dossier sur la philosophe dans son numéro de septembre.

## REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Née à Hanovre dans une famille juive assimilée, Hannah Arendt (1906-1975) poursuit des études de philosophie à Marburg, Fribourg et Heidelberg, et devient l'élève de Martin Heidegger et Karl Jaspers. Après avoir soutenu son doctorat en 1929 avec une thèse sur « *le concept d'amour chez Augustin* », elle fuit le nazisme en 1933 et s'exile en France où elle facilite l'émigration d'adolescents juifs vers la Palestine. Internée au camp de Gurs (dans les Pyrénées-Atlantiques), elle parvient à gagner les Etats-Unis en

1941. Elle obtiendra la nationalité américaine en 1951, l'année même où elle publie, à 45 ans, son grand œuvre, *Les Origines du totalitarisme*. A New York, elle travaille un temps aux éditions Schocken, avant d'enseigner les sciences politiques dans plusieurs universités prestigieuses (dont Berkeley, Princeton, Columbia). En 1967, elle est nommée professeur de philosophie politique à la New School for Social Research de New York, un poste qu'elle occupera jusqu'à sa mort.

## Proposition de mode d'emploi pour la visite d'un atelier de pensée

Le titre français de ces 28 cahiers risque de provoquer des malentendus. En voyant annoncé un « journal de pensée », tenu par une des grandes intellectuelles du XX<sup>e</sup> siècle, et durant vingt-trois ans, le lecteur peut légitimement s'attendre à voyager entre d'innombrables fulgurances et intuitions diverses, à cheminer entre des kyrielles de remarques, commentaires ou confessions, dans un paysage à mi-chemin du journal intime et du laboratoire à idées. Ce n'est pas du tout le cas. La période de rédaction active de ces cahiers est finalement restreinte : les trois quarts se tiennent entre 1950 et 1956. Pour Hannah Arendt, ce sont effectivement des années charnières dans l'élaboration de sa pensée. Mais on est très loin d'un journal du siècle.

« *Notes en vrac* » serait un titre moins attirant, mais sans doute

plus exact. Arendt y consigne des questions à résoudre, des concepts à réélaborer, des références à utiliser. Ce chantier personnel, et les éléments disparates qui s'y juxtaposent, fait songer au capharnaüm privé des bricoleurs, entassant chutes de bois et bouts de métal, accumulés « *au cas où* ». Ici, les planches se nomment Platon, Aristote, Hegel ou Marx, Heidegger ou Jaspers et l'on sait que l'artisane ne manque pas de génie. La visite promet donc d'être intéressante.

Reste à savoir comment la mener. La lecture suivie de ce grand millier de pages n'est pas nécessairement la meilleure méthode. Il faut même la déconseiller à ceux qui n'ont pas déjà lu l'essentiel de l'œuvre d'Arendt. En ce cas, comment entrer dans l'atelier, et pour quoi faire ? Réponse possible : par les index, fort bien faits. Parmi toutes les promenades imaginables,

plus ou moins longues, faciles ou escarpées, voici celle qui permet les sept occurrences du terme « barbare », échelonnées de 1952 à 1954.

Ce qui intéresse Arendt, la première fois qu'elle y fait allusion, en août 1952, dans le cahier IX, c'est une remarque de Platon, dans *La République*, soulignant que la guerre entre Grecs, supposés être parents, doit être moins cruelle que celle entre Grecs et Barbares, considérés comme ennemis absolus parce qu'étrangers. La philosophe insiste d'entrée de jeu sur l'opposition entre cette manière de voir et l'opinion moderne, qui juge toujours plus cruelles les guerres civiles que celles menées contre des étrangers. Elle voit également que le propre de la modernité est d'étendre à toute l'humanité cette parenté supposée, supprimant l'idée d'un ennemi extérieur (Martiens mis à part...). Peu de choses, au premier regard.

On s'avisera toutefois de certaines particularités : quelques années après la Shoah et la défaite des nazis, Arendt se préoccupe des Barbares de Platon ou d'Hérodote, et sous l'angle d'une réflexion fondamentalement politique.

### ESPACE DE LA PLURALITÉ

Ce que confirment d'autres endroits de l'atelier où les Barbares sont en cause. L'analyse la plus intéressante est en effet celle qui met en lumière l'essence politique de cette antique division entre dedans et dehors, monde interne et monde externe. « *Ce qui séparerait les Grecs des Barbares, c'est qu'ils étaient ensemble sur le mode du parler les uns avec les autres et non pas sur celui de l'être-gouverné.* » D'un côté, des hommes libres, en cela qu'ils demeurent en débat, en relations d'être parlants et pensants, quels que soient par ailleurs l'apre-

té de leurs conflits. A l'opposé, des hommes assujettis, soumis à la servitude, qui n'ont pas droit à la parole et subissent l'arbitraire de la volonté d'un maître.

Arendt en tire, un peu plus tard, une conclusion intéressante : la tyrannie, dans la pensée antique, n'est pas à confondre avec le despotisme barbare. Elle est perçue au contraire comme un régime qui ne contrevient pas, malgré son autoritarisme, à la liberté grecque. Comment ces remarques se relient-elles à celles sur l'affinité du philosophe et du tyran ?

Cette brève incursion montre qu'il suffit de s'installer dans un coin d'établi pour voir surgir des questions. On devrait encore chercher la relation qu'entretiennent ces quelques notes sur les Barbares et le grand thème arendtien de la pluralité, abordé à maintes reprises dans les mêmes cahiers. La pluralité

– des individus, des groupes, des voix, des opinions, des langues, des cultures – lui apparaît en effet, de plus en plus nettement, comme le fait humain premier. Cet espace de la pluralité, philosophie et théologie ne peuvent réellement le comprendre. Le totalitarisme tente évidemment de l'anéantir.

Si la pluralité est la condition du politique, son essence même, à quelles conditions y a-t-il une politique de l'humanité ? Requiert-elle que l'humanité soit une ou plurielle ? En quel sens pouvons-nous aujourd'hui entendre cette unité et cette pluralité, après les totalitarismes ? Toute la pensée de Hannah Arendt, après-guerre, tourne autour de ces questions. On ne s'étonnera pas que n'importe quel parcours dans son atelier, emprunté presque au hasard, y reconduise sans coup férir. Sous le fouillis, la cohérence.

R.-P. D.



## Contre la modernité

Introduction à la pensée d'Alasdair MacIntyre, critique du libéralisme individualiste

**ALASDAIR MACINTYRE : UNE BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE Introduction aux critiques contemporaines du libéralisme** d'Emile Perreau-Saussine, PUF, « Léviathan », 168 p., 15 €.

Ceux qui déplorent la confusion entre le libéralisme économique (« néo- » ou « ultra- ») et la liberté politique, resteront perplexes en découvrant, grâce à cette biographie intellectuelle, la pensée du philosophe écossais vivant aux États-Unis, Alasdair MacIntyre. L'auteur de cet essai clair et précis, un chercheur français qui a longtemps enseigné la pensée politique à l'université de Cambridge (Royaume-Uni), connaît de près la pensée politique anglo-saxonne et, tout en présentant son personnage, sait marquer ses distances.

Car une critique aussi profonde de la modernité est inhabituelle venue d'outre-Atlantique. Elle reste actuelle dans la mesure où, renvoyant dos à dos les deux contestations de la société libérale au XX<sup>e</sup> siècle que furent le fascisme et le communisme, elle ne plaide pas, comme elles, pour l'abolition de la démocratie. C'est donc une troisième voie qui s'ouvre, passant par la dénonciation philosophique des conséquences de l'individualisme moderne et non par un changement de régime.

### RETOUR À ARISTOTE

La formation de MacIntyre, dont les subtilités découragent toute lecture réductionniste, doit beaucoup à Wittgenstein et à sa disciple Elisabeth Anscombe, encore mal connue en France. Contemporain de Jacques Derrida et Jürgen Habermas, MacIntyre est d'abord passé par le Parti communiste britannique, le trotskisme et la Nouvelle gauche (*New left*) antistalinienne et antibureaucratique, avant de se convertir au catholicisme en 1983 – une confession de minoritaires, au Royaume-Uni comme aux États-Unis. Il assoit alors sa pensée politique sur un retour à Aristote et à celui qui a en quelque sorte « baptisé » ce dernier : Thomas d'Aquin.

En France certains qualifiaient volontiers de néo-réactionnaire cette nostalgie des communautés de marins-pêcheurs du nord de l'Écosse ou des monastères bénédictins. Mais l'itinéraire de ce personnage

au style ironique et tranchant s'avère plus complexe qu'il n'y paraît. Son œuvre se rattache en réalité au courant « communautariste » de la pensée politique nord-américaine illustré par d'autres philosophes comme le Canadien Charles Taylor ou l'Américain Michael Walzer.

Tous s'inquiètent de l'atomisation provoquée par les progrès d'un libéralisme qui détruit les réseaux anciens de solidarité. Mais MacIntyre est celui qui chasse au plus loin tout individualisme résiduel de son horizon : quand pour Charles Taylor le type idéal demeure celui de l'artiste, MacIntyre préfère exalter le moine ou l'artisan, dont la pratique est « enchâssée » dans la vie communautaire.

MacIntyre reproche à la modernité de dissocier, depuis Hobbes au XVII<sup>e</sup> siècle, la politique de la question du « bien vivre », en limitant, par crainte des guerres de religion, les fonctions d'un État désormais neutralisé à la seule préservation de la sécurité et du confort de ses citoyens. A la vie en commun, on voit se substituer, dans une sorte de régression, le souci exclusif de la survie.

Comment surmonter cette modernité objet de ses flèches dans ses deux ouvrages disponibles en français, *Après la vertu* et *Quelle justice ? quelle rationalité ?* (PUF) ? Ni par l'abstraction kantienne d'un Habermas, encore moins par le relativisme postmoderne mais en corrigeant l'absence de spiritualité libérale par un approfondissement des traditions, seul accès à l'universel.

On aurait cependant tort de chercher un programme chez ce philosophe qui, s'il concède que la vie sociale constitue un bien en soi, n'en demeure pas moins un pessimiste. « Comme s'il ne restait plus qu'à se retirer du monde », écrit Emile Perreau-Saussine. Un pessimisme dont les modèles sont difficilement assignables puisqu'ils se nomment Léon Trotski et saint Benoît, sainte Thérèse d'Avila et Friedrich Engels. « Si la tradition des vertus a pu survivre à l'horreur des ténèbres passées, tout espoir n'est pas perdu. Cette fois, pourtant, les barbares ne nous menacent pas aux frontières ; ils nous gouvernent déjà depuis quelque temps » écrit dans *Après la vertu* ce penseur, jamais en mal de paradoxes.

Nicolas Weil

**LA FIANCÉE IMPORTÉE** de Necla Kelek. Traduit de l'allemand par Jacqueline Chambon et Johannes Honigmann, éd. Jacqueline Chambon, collection « Métro », septembre 2005, 237 pages, 20 €.

Ceux qui aiment le moka, alias le café turc, feraient mieux de ne pas lire *La Fiancée importée*. Ceux qui craignent de passer pour islamophobes non plus. C'est qu'il est sacrément corsé, le moka de Necla Kelek ! Cette « germano-musulmane, originaire de Turquie et de l'ethnie tcherkesse », comme elle se définit elle-même, n'est pas tendre avec les siens, ceux, du moins, qui, parmi les Turcs installés en Allemagne, ont choisi de vivre en « monde clos », ignorant obstinément la société qui les entoure, pas plus qu'avec les « Allemands libéraux », qui, au nom de la tolérance, ont « fréquemment favorisé l'auto-exclusion des immigrés ». Mais attention. S'il est corsé, s'il exprime une critique radicale de l'islam, l'ouvrage de cette jeune enseignante de sociologie n'a rien d'un livre à thèse.

### MONDE INVISIBLE

Il s'ouvre comme un roman familial. D'emblée, on y parle de femmes : plus précisément de ces « belles Tcherkesses », si prisées dans l'Empire ottoman, que l'arrière-grand-père paternel a longtemps vendues comme esclaves au harem du sultan Abdülhamid II (1876-1909). Du harem et de ses fonctions, de l'esclavage chez les musulmans, du règne des mères et des belles-mères, des guerres avec la Russie ou des réformes de Kemal Atatürk, il est question, bien sûr, la « grande » et la « petite » histoire formant, sous la plume de Necla Kelek, un seul et foisonnant récit. De l'enlèvement de la grand-mère Azize par son futur époux, à la sordide nuit de nocces subie par la mère de l'auteur, des mariages arrangés ou forcés qui ont marqué la vie de sa famille jusqu'aux épousailles inédites de son frère cadet – une « révolution », le jeune homme et sa femme ayant décidé seuls de leur union – cette première partie brosse le portrait,

## Etre Turque en Allemagne

Professeur de sociologie, Necla Kelek dresse le portrait d'une cinquantaine de jeunes femmes immigrées habitant près de Hambourg. De véritables cris d'alarme



Berlin, 1998

résume-t-elle. Elle avoue détester les Allemands et leur mode de vie – eux qui permettent à leurs enfants « de se promener librement et tout nus ». A l'enquêtrice qui s'étonne du choix de rester dans une société qu'elle méprise, Shaziye répond calmement : « Nous pouvons parfaitement vivre ici sans penser aux autres. Nous avons tout ce qu'il faut, nous n'avons pas besoin des Allemands. »

Passant tour à tour du récit autobiographique à la digression savante, du pamphlet politique à l'étude sociologique, le livre de Necla Kelek manque parfois de précision – voire de rigueur. *La Fiancée importée* n'en reste pas moins un témoignage important, qui décrit « de l'intérieur » l'échec de l'intégration en Allemagne. A l'instar d'Ayaan Hirsi Ali, députée néerlandaise d'origine somalienne, amie du cinéaste assassiné Theo Van Gogh, Necla Kelek fait partie de cette nouvelle génération de femmes européennes, émigrées ou filles d'émigrés, dont la voix commence à se faire entendre. Leurs témoignages sont des cris d'alarme. Il ne faut pas les ignorer.

Catherine Simon

★ Signalez également la parution, le 21 septembre, de *La Traversée des flammes*, de Seyran Ates, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, éd. Calmann-Lévy, 2005, 230 p., 15 €. Avocate berlinoise, Seyran Ates raconte dans ce livre sa lutte pour la défense des droits des femmes turques – lutte qui a failli lui coûter la vie.

## Monumental Droysen

Une somme de l'historien allemand

**HISTOIRE DE L'HELLÉNISME (Geschichte des Hellenismus)** de Johann Gustav Droysen. Traduit de l'allemand sous la direction d'Auguste Bouché-Leclercq, éd. Jérôme Millon, « Horos », 2 vol., 1 770 p., 75 €.

On a signalé l'importance historiographique de l'œuvre de Johann Gustav Droysen (1808-1884), à l'occasion de sa rentrée dans le catalogue de « Bouquins », (« Le Monde des Livres » du 9 janvier 2004). Il faut y revenir à l'occasion de cette nouvelle publication, plus heureuse encore. Certes, il s'agit dans les deux cas de la traduction de l'édition allemande de 1877-1878, publiée entre 1883 et 1885, révisée par Droysen lui-même à la veille de sa mort (juin 1884). Mais l'édition Laffont omettait notes et autres annexes (y compris les inscriptions grecques qui fondent la démonstration) tandis que l'édition Millon propose une réelle intégrale. Jusqu'à reproduire la bibliographie d'origine, évidemment périmée. Mais les notes soulèvent les mêmes objections puisque nombre de problèmes évoqués là sont aujourd'hui résolus. En réalité, supprimer notes et annexes sous prétexte qu'ils sont dépassés risque de tromper le lecteur en lui laissant croire que le reste n'est pas ! Or l'importance historique de Droysen n'empêche pas qu'une large part de son information et de ses points de vue est aujourd'hui dépassée.

M. Sa.

La rigoureuse préface du maître d'œuvre, Pascal Payen, identifie l'apport scientifique du savant. Car si lire Droysen aujourd'hui permet encore d'apprendre beaucoup sur le monde hellénistique, c'est aussi le moyen de découvrir le milieu intellectuel allemand entre 1830 (le premier volume de l'édition initiale paraît en 1833) et 1878. La bibliographie actuelle que donne Payen permet de mesurer le chemin parcouru depuis plus d'un siècle. En replaçant Droysen dans son temps, Payen souligne quelques obsessions de l'historien, l'importance de l'unité, l'étendue des processus de fusion entre Orient et Occident, le rôle décisif d'un homme providentiel dans le déroulement de l'histoire. Mais Droysen ne confond pas les époques, et le secours permanent d'une érudition philologique et historique de premier plan évite toute dérive.

Droysen réalise un formidable renversement des perspectives, considérant l'époque d'Alexandre non comme le début d'une longue décadence politique, morale, intellectuelle et artistique, mais au contraire comme le moment d'un élargissement au monde que traduit pour lui le terme *Hellenismus*, le processus qui autorise tout homme, quelle que soit son origine, à « se comporter en Grec, à parler grec ». Les découvertes effectuées depuis plus d'un siècle ne cessent de légitimer sa position et cette réédition constitue le plus efficace moyen d'en saluer l'actualité.

## Mille ans d'aventure grecque

Une vision globale et analytique de la littérature hellénistique, d'Aristote à l'Antiquité tardive

**HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE À L'ÉPOQUE HELLENISTIQUE (Storia della letteratura greca)** de Luciano Canfora. Traduit de l'italien par Marilène Raiola et Luigi-Alberto Sanchi, éd. Desjonquères, 420 p., 45 €.

Dans ce second tome de son *Histoire de la littérature grecque* (1), Luciano Canfora embrasse d'un coup mille ans d'hellénisme, car, contrairement à ce qu'indique le titre par une malencontreuse erreur d'interprétation, ce n'est pas la littérature qui s'écrit de la mort d'Alexandre à celle de Cléopâtre, pour faire court, qui est prise en compte, mais bien toute la production postérieure à Aristote, y compris celle de l'époque impériale et de l'Antiquité tardive. Et c'est bien cela qui fait le prix du livre de Luciano Canfora, l'un des meilleurs spécialistes de la pensée antique et de la transmission des textes, à qui l'on doit, entre autres, une *Véritable Histoire de la bibliothèque d'Alexandrie* (Desjonquères, 1988) qui rend justice à César comme aux conquérants arabes de la ville et dévoile, avec un joli sens du suspense, les vrais responsables de l'incendie.

Rendre compte de mille ans de littérature grecque, même si le naufrage de la plus grande partie allège malheureusement la tâche, demande bien de l'audace, et plus encore de talent pour ne pas verser dans l'inventaire soporifique.

Luciano Canfora évite ce piège pour donner une vision à la fois globale et analytique, regroupant les auteurs qui appartiennent au même courant même s'ils sont parfois éloignés dans le temps, et tentant surtout de mettre en relation les mouvements de la pensée avec l'évolution du monde, à la fois politique, sociale et religieuse. Cela frappe dès le premier chapitre, consacré aux sciences, qui représentent en effet l'un des aspects les plus novateurs de l'époque hellénistique, ou avec celui consacré à la poésie nouvelle.

### FILIATIONS INTELLECTUELLES

Canfora sait tenir compte de la spécificité de chaque créateur, mais l'insère aussi dans une époque et une problématique d'ensemble qui évite à l'exposé d'éclater en une multiplicité de rubriques. Certes, il sait aussi accorder une place à des auteurs majeurs, soit qu'ils aient influencé en profondeur la pensée de leur temps, même s'il n'en reste presque rien aujourd'hui, comme Posidonios d'Apamée, qui n'est conservé que par les multiples citations qu'en font les Anciens, soit qu'ils aient au contraire laissé une œuvre considérable en volume comme Plutarque ou Lucien de Samosate. On appréciera aussi, et c'est une nouveauté par rapport à trop d'histoires de la littérature antique, que Canfora refuse de faire une catégorie particulière de la littérature juive ou chrétienne, y compris le Nouveau Testament, qui trouve donc naturellement sa place

au sein d'une littérature grecque globale. Naturellement, il lui a fallu faire des choix, et en réalité les auteurs chrétiens ne sont guère pris en compte au-delà du III<sup>e</sup> siècle, et encore en manque-t-il beaucoup. Mais Canfora ne vise pas à un impossible encyclopédisme – il existe pour cela assez d'autres *Histoires de la littérature grecque* monumentales et érudites et de dictionnaires exhaustifs – et c'est plutôt le mouvement général de la pensée, les chaînes de transmission, les filiations intellectuelles qui l'intéressent, et de ce point de vue, l'ouvrage est une réelle réussite.

En refusant de catégoriser à l'excès (la poésie, le théâtre, l'histoire, le roman, la philosophie), en montrant au contraire comment les genres se répondent, voire se substituent l'un à l'autre (ainsi la comédie nouvelle prenant en quelque sorte le relais de l'éloquence judiciaire), Luciano Canfora met en relief la vigueur de l'hellénisme et attire l'attention sur une littérature trop ignorée du public, malgré la célébrité de Plutarque.

On n'en regrette que davantage quelques défauts qui nuisent à l'ouvrage. D'abord, de la part de l'auteur, quelques approximations aussi fâcheuses qu'inutiles : ainsi sur Palmyre, présentée comme un royaume qui aurait annexé l'Égypte et la Syrie, et dont le souverain Valballath – pour Vahballat – serait placé sous protectorat romain ! Ou Kandahar placée entre le Pakistan et l'Afghanistan ! Ou encore Sardes, l'une des plus importantes

cités de la province d'Asie, qualifiée de bourgade. Ensuite, la mise à jour de la bibliographie (l'édition italienne date de 1989) fait l'effort de donner les traductions françaises disponibles, mais en oublie d'essentielles, comme l'édition bilingue de Philon d'Alexandrie au Cerf. Enfin, les traducteurs semblent ignorer les usages français en matière de noms propres, usant parfois de formes complètement obsolètes (Myrine pour Myrina, Aphrodise pour Aphrodisias, cyprite pour chypriote), soit absurdes (Aréus pour Areios, Perga pour Pergé, Acres pour Akè/Akko, Gadares pour Gadara), soit incohérentes (Aratus et Aratos, Choriokios et Choricus, Hadrien mais Adrianothéras).

La même ignorance conduit à qualifier de « syriaque » ce qui, en français, n'est que « syrien » (syriaque désignant une langue et une culture spécifiques), à nommer « épigraphes » les « inscriptions », ou à traduire le titre de la première partie, *Ellenismo*, par *L'Hellénisme*, alors que le mot en italien désigne ce que nous nommons « l'époque hellénistique ». Cela n'enlève certes rien au plaisir d'une lecture aussi instructive que stimulante par son intelligence, mais devrait inciter les éditeurs à donner à relire de telles traductions à des spécialistes au courant des usages de la langue.

Maurice Sartre

(1) Le premier, d'Homère à Aristote, est paru en 1994 chez le même éditeur.



# Graham Joyce, l'ensorceleur

Aux confins du réalisme magique, les « histoires tordues » de la famille Vine de Coventry

**LIGNES DE VIE**  
(The Facts of Life)  
de Graham Joyce.  
Traduit de l'anglais  
par Mélanie Fazi,  
Bragelonne, 356 p., 20 €.

Graham Joyce n'est jamais là où on l'attend. A chaque roman, il change de cadre, de type d'intrigue, de registre. Avec *Lignes de vie*, c'est celui de la chronique familiale qu'il aborde, mais matiné de réalisme magique. Toute son œuvre se situe en effet dans le domaine des littératures de l'imaginaire, et plus précisément, même si c'est parfois de façon excentrique, dans celui du fantastique. C'est à dessein que nous utilisons ce terme : les romans de Graham Joyce arpentent un territoire très éloigné des standards du roman d'horreur. Mais qu'on ne s'y trompe pas, il n'a aucunement recours aux mythologies un peu désuètes du fantastique classique. Il est au contraire, avec Jonathan Carroll, le tenant d'un fantastique moderne, original, aux effets plus subtils, plus recherchés que ceux développés par les tenants du roman d'horreur.

Son dernier roman traduit, *Fumée d'opium* – paru dans la collection « Terreur » qui l'avait révélé en France et publié régulièrement avec une belle constance, de *Sorciers égarés à Indigo* en passant par le remarquable *L'Intercepteur de cauchemars* ou *Rêves égarés* – ressortait davantage à la littérature générale, l'argument fantas-

tique étant plutôt mince et accessible. Ce qui frappait surtout, c'était le portrait très réussi du personnage principal, un prolo britannique dans la quarantaine qui, coupé de sa famille, s'était réfugié dans l'amertume.

Cette faculté de faire vivre des gens simples, de petite extraction, avec bonheur, avec crédibilité, avec respect, Graham Joyce l'a porté à la perfection dans *Lignes de vie*, dédié à ses parents qui ont vécu le bombardement de Coventry, en 1940. C'est justement Coventry qui est le décor principal de cette chronique, et la nuit du bombardement joue dans l'intrigue un rôle crucial, fondateur, mais qui ne nous est révélé qu'assez tardivement, comme il sied à tout secret intime.

## MAGIES SECRÈTES DE L'ENFANCE

Le roman commence quand Cassie, la plus jeune sœur de la famille Vine, qui en compte sept, refuse d'abandonner à une autre femme en mal d'adoption le fils qu'elle vient d'avoir et décide de le garder. Contre l'avis de ses sœurs qui l'estiment incapable de s'occuper d'un enfant – Cassie est fantasque, elle a des absences, elle n'est pas tout à fait « normale » –, mais avec l'assentiment de sa mère, Martha, qui n'est pas seulement le chef de famille en l'absence du père, Arthur, qui a renoncé à la parole à la naissance de sa dernière fille, mais en est aussi le guide, l'âme, jouant parfois les « accommodés de destinées » avec des recettes de « sorcière »...

Comme il n'est pas question que Cassie garde toute seule le garçon, Martha décide qu'il sera confié à tour de rôle à chacune des autres sœurs, à celles qui sont mariées comme à celles qui ne le sont pas. Le petit Frank sera donc accueilli dans une ferme à la campagne, par deux tantes bigotes, dans une communauté libertaire d'Oxford, chez l'oncle Gordon, l'embaumeur, qui exerce comme si c'était une mission la tâche de rendre les cadavres présentables à leurs proches.

Cela pourrait n'être qu'une description réaliste d'une enfance dans l'Angleterre un peu grise de l'après-guerre. Il n'en est rien. Bien sûr, l'auteur de *L'Intercepteur de cauchemars* n'ignore rien des magies secrètes de l'enfance ni de ses rituels, et il en a nourri l'un des plus remarquables épisodes du roman, qui résonne en écho jusqu'à l'épilogue... Mais le véritable sujet de *Lignes de vie* n'est pas l'enfance de Frank. Le vrai sujet, c'est la famille Vine, ou plus exactement la tribu Vine, car les pièces rapportées, les maris, ne comptent pas pour rien. A première vue, c'est une famille comme les autres, ordinaire, un clan de la petite bourgeoisie qui n'épargne ni les brouilles, ni les jalousies.

Mais écoutons Martha : « Toutes les familles sont bizarres, et certaines plus que d'autres. Elles ont toutes leurs histoires loufoques quand on y regarde de plus près, leurs folles dans le grenier et leurs squelettes dans les caves. Ce n'est



Coventry après un bombardement (1940)

rien que ça, les familles : des histoires tordues. »

Les tribulations de Frank chez les uns et les autres sont le moyen pour l'auteur d'aller y voir de plus près et de pointer les « histoires tordues ». Celles, surtout, nées de la guerre, car celle-ci a bien sûr affecté, d'une façon ou d'une autre, la plupart des lignes de vie des membres de la famille Vine. Pour narrer ces épisodes, Graham Joyce a choisi un ton presque picaresque qui s'accorde tout aussi bien à sa description satirique de la communauté marxiste de Ravenscraig qu'à l'apprentissage de Frank dans l'antre de son oncle Gordon. Il traduit bien ce qu'a représenté l'arrivée de l'enfant au

sein de la famille Vine : « Une reprise du mouvement, le retour au foyer d'un flux vital », qui ne se dissipera pas. Et c'est par un stratagème extravagant que se dénouera la plus grosse crise familiale, la querelle opposant, pour des raisons que tout le monde a oublié, deux des sœurs, Aïda et Olive.

Décidément, la famille Vine n'est pas tout à fait une famille ordinaire. Cassie continue à voir le fantôme de son père, décédé deux ans avant la guerre. Et Martha reçoit des visites prémonitoires à chaque fois qu'un événement se profile.

Ce ne sont pas seulement ses visions, cette irruption du surnaturel dans la trame quotidienne des

jours, qui font d'elle un personnage étonnant : c'est sa remarquable personnalité surtout qui lui vaut d'occuper dans le roman une position centrale. D'ailleurs, la chronique familiale s'interrompt à sa mort, au moment même où le lecteur a pu juger pleinement de son influence bénéfique sur les lignes de vie de ses filles. Graham Joyce trace ici un formidable portrait de femme et nous apprend dans l'épilogue une chose essentielle : entre elle et Frank, il y a eu en quelque sorte une transmission de pouvoir. *Lignes de vie* a obtenu le World Fantasy Award : aucun lecteur ne s'en étonnera. C'est un livre ensorceleur.

Jacques Baudou

## Anthologie du voyage imaginaire

Cinq nouvelles de qualité et une nouvelle revue, « Fantasy »

**LES CONTINENTS PERDUS**  
de Thomas Day.  
Traduit de l'anglais  
par Jean-Daniel Bréque,  
collection « Lunes d'encre »,  
Denoël, 442 p., 23 €  
En librairie le 15 septembre.

Directeur de la collection « Lunes d'encre », auteur et ici anthologiste, sous le pseudonyme de Thomas Day, critique pour la revue *Bifrost*, Gilles Dumay a concocté un sommaire de grande qualité illustrant le thème plutôt vague du « voyage imaginaire ». Dans la présentation d'une des cinq nouvelles, il livre une sorte de petit manifeste : « Les littératures de l'imaginaire n'ont d'intérêt que lorsqu'elles prennent à bras-le-corps la Littérature, affrontant le monstre de la "respectabilité littéraire" plutôt que de le fuir. » On est tenté de lui faire remarquer que la « littérature » est une notion éminemment subjective et qu'il importe de se méfier de la respectabilité littéraire.

Mais force est de reconnaître que les textes qu'il a choisis sont tous de bonne facture. Deux d'entre eux traitent d'un sujet grave – l'apartheid en Afrique du Sud pour

le « Apartheid, supercordes et Mordecai Thubana » de Michael Bishop, le génocide cambodgien pour « Le pays vaincu. Histoire d'une vie » de Geoff Ryman –, mais avec des angles d'attaque qui ne relèvent pas du réalisme et qui leur confèrent une charge dramatique plus vive, plus brûlante.

## CAUCHEMAR HALLUCINÉ

Avec « *Le Prométhée invalide* », c'est une véritable uchronie littéraire que livre Walter Jon Williams en imaginant une autre naissance pour le *Frankenstein* de Mary Shelley que le célèbre épisode de la villa Diodati. « *Tirkiluk* » narre sous la forme d'un journal intime la dérive vers la folie d'un observateur météo isolé en plein Arctique pendant la deuxième guerre mondiale. Cet étrange cauchemar halluciné révèle un nouvel auteur britannique : Ian R. McLeod. Mais la nouvelle la plus frappante du recueil est due à un « vieux briscard », Lucius Shepard, qui nous apprend ce qu'il advient des « hobos » quand ils montent à bord d'un certain train noir. Variation inspirée sur le thème de la porte vers l'ailleurs, c'est aussi une magnifique histoire de rédemption.

J. Ba.

(1) Bragelonne, 304 p., 17 €.

## Les mondes de Baxter et Priest

Deux romans très ambitieux qui manifestent la vitalité de la SF britannique

**ÉVOLUTION**  
de Stephen Baxter.  
Traduit de l'anglais  
par Dominique Haas  
et David Camus,  
Presses de la Cité, 726 p., 25 €.

**LA SÉPARATION**  
de Christopher Priest.  
Traduit de l'anglais  
par Michelle Charrier,  
Denoël, « Lunes d'encre »,  
456 p., 23 €.

Depuis quelques années, la science-fiction britannique tient le haut du pavé et alligne les œuvres marquantes, au point même que cette année, les cinq finalistes du prix Hugo pour le roman (qui est pourtant une récompense américaine) sont de cette nationalité. Rien ne prouve mieux sa vitalité que les traductions françaises de ces derniers mois.

*Evolution* est une énorme épopée dont le titre énonce éloquentement le sujet. L'ouvrage commence soixante-cinq millions d'années avant notre ère, à l'époque des dinosaures, en suivant les pas de Purga, un ancêtre lointain des primates, dans sa constante « lutte pour la vie », y compris après la

collision cométaire qui provoqua la dernière extinction massive de la vie sur Terre et constitua un tournant décisif de l'évolution des espèces. Il se termine 500 millions d'années après notre ère, en compagnie d'Ultima, la dernière de toutes les mères, la dernière aussi des petites filles de Purga, à l'instant de la mort de la Terre. Entre-temps, par longues séquences, Stephen Baxter nous entraîne dans des moments différents de l'histoire de notre monde, nous a fait assister à la naissance des hominidés et nous a contés, toujours par fragments, la préhistoire humaine et un peu de l'Antiquité. Faisant toujours œuvre de romancier, il nous a fait assister ensuite à la fin de l'humanité, à son remplacement dans la hiérarchie des espèces... Le projet romanesque de l'auteur était audacieux : il s'en tire avec les honneurs.

## GÉMELLITÉ ET HISTOIRE

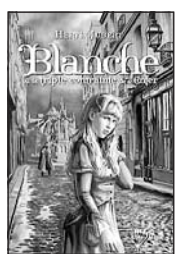
Le pari tenté par Christopher Priest n'est pas moins ambitieux : imaginer deux destins différents pour deux frères jumeaux (le destin individuel ayant des conséquences sur le destin collectif d'une

nation) pendant la seconde guerre mondiale à partir d'un épisode commun, celui de leur participation à la compétition d'aviation des Jeux olympiques de 1936 à Berlin et de leur brève rencontre avec un dignitaire nazi, Rudolf Hess. Cet épisode sera déterminant : Joe Sawyer deviendra un pacifiste convaincu, alors que Jack entrera dans la RAF comme pilote.

Le roman se scinde ensuite en deux parties. Dans l'une, Joe est tué dans un bombardement alors que Jack est chargé par Churchill d'interroger Hess, qui a atterri en Ecosse en 1941, porteur d'une proposition de paix. Dans l'autre, plus indélicat quant au sort de Jack, c'est Joe qui participe aux négociations entre Churchill et Hess mettant fin à la guerre. Deux histoires parallèles donc, mais inversées, la seconde relevant de l'histoire alternative et se terminant par une fin ouverte, comme si l'auteur voulait se défouler sur le lecteur. Le résultat est un roman intrigant, d'une construction sophistiquée, qui traite de façon paradoxale de la gemellité et de l'histoire. Il a été couronné fort justement de plusieurs prix.

J. B.

## ZOOM



**■ BLANCHE OU LA TRIPLE CONTRAINTE DE L'ENFER**, d'Hervé Jubert. Après l'univers uchronique et quelque peu déjanté de sa trilogie « L'opéra du diable »,

l'auteur nous entraîne en 1870, alors que les Prussiens assiègent Paris. C'est en effet à cause du début de ce siège et d'une bousculade à la gare Montparnasse, qui l'a séparé irrévocablement de sa famille, que Blanche, 17 ans, se retrouve seule dans la capitale cernée. Seule ou presque, car elle y a un parent proche, son oncle Gaston, commissaire de police, qui commence justement une enquête à

propos du meurtre d'un homme portant un curieux tatouage. Quand il s'avère peu après que c'est à une série de crimes qu'est confronté Gaston Loiseau, sa nièce, qui a du goût pour la criminologie, se lance de son côté dans ses propres recherches. Un numéro du *Magasin pittoresque* livrant la clé d'un message sibyllin de l'assassin oriente l'intrigue du côté des nécromants et de la magie noire... En bon feuilletoniste, Hervé Jubert conduit judicieusement – et même poétiquement – son intrigue vers un final spectaculaire qui justifie le rôle accordé dans sa fiction à M. Nadar, avec pour décor deux hauts lieux parisiens : Notre-Dame et le Jardin des plantes. Avant d'abandonner le lecteur sur deux savoureux « cliffhangers ». Brillantissime. J. Ba. Albin Michel, « Wiz », 442 p., 15 €.

## ■ L'HYPOTHÈSE DU LÉZARD

d'Alan Moore. La novella qui donne son titre à l'ouvrage, aussi intéressante soit-elle, n'est qu'un prétexte à rendre hommage au très grand scénariste de « comics » qu'est Alan Moore, l'auteur de *From Hell*, *The Watchmen*, *La Ligue des gentlemen extraordinaires* et de *Top Ten*. Des études, des entretiens, des articles, dont l'un signé Paul Di Filippo, cernent l'œuvre de ce géant dont l'influence dépasse largement le cadre de la bande dessinée. Quant à « L'hypothèse du lézard », paru originellement dans une « shared-world anthology » – un type d'anthologies qui fut un temps fort en vogue outre-Atlantique et dans lequel les différents auteurs situaient leurs textes dans le même univers prédéfini –, c'est une nou-

velle de fantasy orientalisante plutôt subtile, fort joliment écrite, qui démontre que le scénario de BD est loin d'être le seul talent d'Alan Moore.

J. Ba. Traduit par Patrick Marcel, Les moutons électriques, 288 p., 18 €.

## ■ CAR JE SUIS LÉGIION

de Xavier Mauméjean. Tout comme le *Blanche* d'Hervé Jubert, ce *Car je suis légion* montre la faculté qu'ont certains de nos jeunes auteurs français de l'imaginaire à renouveler de façon saisissante leur inspiration. Xavier Mauméjean signe là un « thriller babylonien », un péplum policier dont le final se déroule dans la tour de Babel et ne narre rien moins que l'affrontement à la déesse Tiamat. C'est d'ailleurs dans un contexte mythologique particulier que se déroule l'en-

quête de l'accusateur Sarban. Parce que les dieux Marduk et Inanna sont épuisés, la loi, que l'ordre des accusateurs est chargé de faire appliquer, est suspendue par les autorités religieuses et Babyone est livrée tout entière à la violence des hommes, au chaos. Et c'est parce qu'un assassinat, effectué sous ses yeux par des hommes masqués, ne semble guère participer de ce chaos que Sarban se livrera à de dangereuses investigations dans une cité à feu et à sang. De cette situation paradoxale, Xavier Mauméjean tisse un roman très efficace et d'une absolue originalité.

J. Ba. Mnémos, « Kares », 352 p., 19 €.

■ VOYAGE À TRAVERS L'IMPOSSIBLE, de Jules Verne et Adolphe d'Ennery. Cette féerie théâtrale en trois actes et vingt tableaux occupe dans l'œu-

vre de Jules Verne une place à part : elle mérite d'autant plus d'attention qu'elle présente deux singularités notables. La première, c'est qu'elle organise un grand défilé – endiablé, c'est le mot – de personnages verniens : le docteur Ox, le fils du capitaine Hatteras, Michel Ardan, Barbicane et Maston du Gun club, Tartelet, Nemo, Lidenbrock... La seconde, c'est que libéré des contraintes hetzéliennes, l'écrivain nantais a laissé libre cours à sa fantaisie et emmène ses personnages au centre de la terre, au fond des océans et dans l'espace, plus loin qu'ils ne sont jamais allés. Et leur fait même rencontrer des extraterrestres... Ajoutons que la présente édition, éclairée d'une préface et d'une postface érudite, est fort plaisamment illustrée.

J. Ba.

L'Atalante, 204 p., 14,50 €.



« Le roman des Jardin », un hommage émouvant et drôle de l'écrivain à sa drôle de famille

# Alexandre, ou la réconciliation des Jardin

Et si *Le Roman des Jardin* (Grasset, 312 p., 18 €), ce livre-hommage aussi drôle qu'émouvant consacré à cette singulière tribu, était en réalité le tout premier roman d'Alexandre Jardin ?

A Paris, à quelques pas du square des Batignolles, dans le studio monacal qu'il s'est choisi pour bureau, le visage poupin de cet homme de 40 ans s'éclaire. « *Le présenter ainsi n'est pas une imposture car il s'agit d'un premier roman, sans cesse repoussé pour des raisons personnelles et affectives. Je l'ai commencé deux fois, puis je l'ai arrêté. C'était encore trop tôt.* » Pourtant, il y eut auparavant *Le Zubial* (1), le livre qu'il consacra à son père, Pascal Jardin, scénariste et dialoguiste d'une centaine de films (*Le Vieux Fusil*, *Le Chat*, *La Veuve Couderc*...) et écrivain à la prose morandienne (2). « *C'était une première incursion dans le roman familial, mais j'en étais*

*ne sont traversés d'aucun démon, d'aucun doute, d'aucune fêlure. A l'inverse de moi. C'était exactement ce qui m'apaisait. En même temps, plus je recevais de lettres, plus j'avais le sentiment de devenir schizophrène. A terme, ce rapport à l'écriture est impossible à perpétuer, à moins de devenir cinglé. Françoise Verny, mon éditrice, l'avait compris, elle qui disait en me rendant mes manuscrits : "Chéri, où es-tu là-dedans ?" Elle attendait qu'il se produise quelque chose. Elle me brusquait, appelait la nuit pour que je me sépare de ma femme.* » Nouvel éclat de rire : « *Mais c'était encore trop tôt...* »

Aussi, après *Fanfan*, Alexandre Jardin quitte ce personnage jardinesque en diable, dont il dresse un portrait affectueux et truculent. Mais, à trop vouloir fuir sa part Jardin, celui-ci un jour le rattrape, juste après son divorce, marqué par trois années de débordements sentimentaux et sa

Que l'on ne s'y méprenne pas : la famille Jardin n'était pas seulement fantaisiste, elle fut un moment radical de liberté

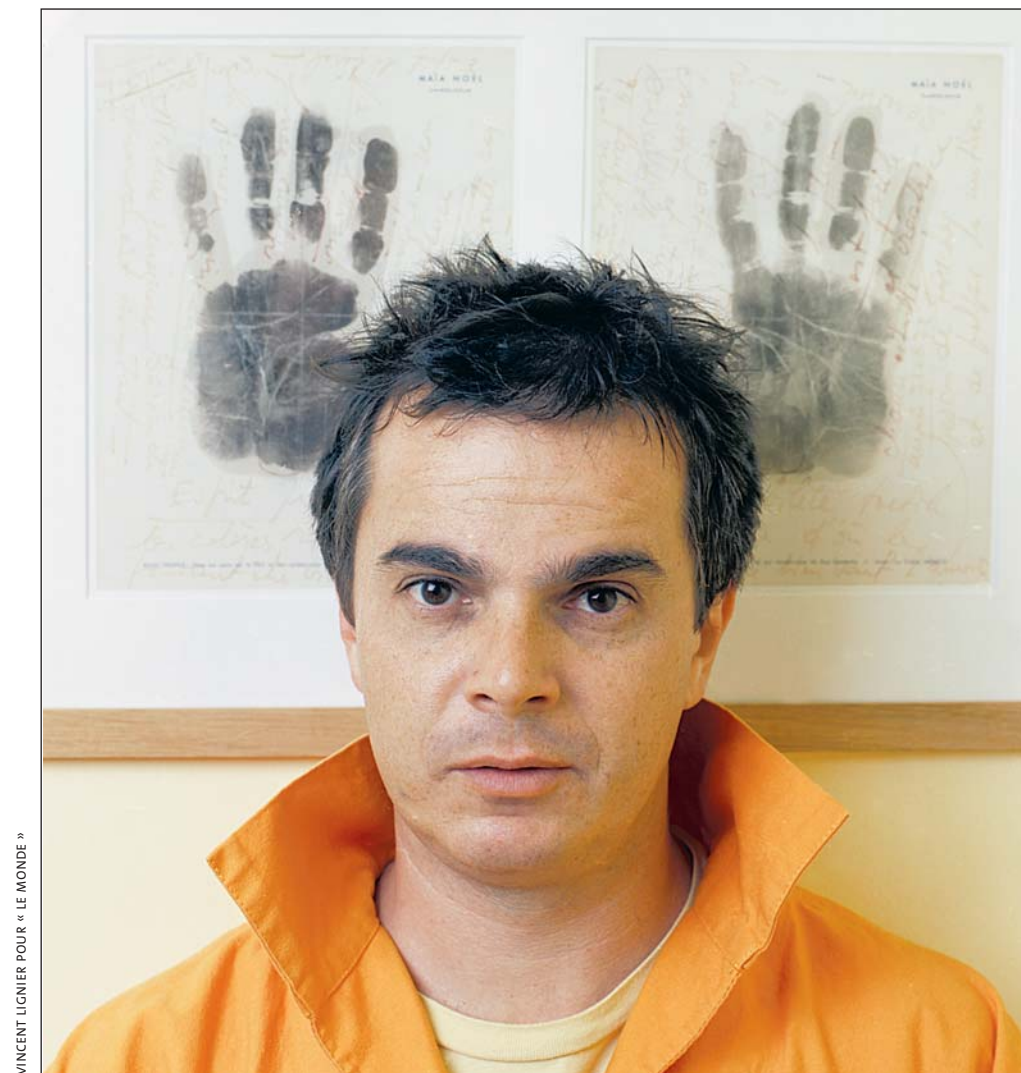
absent. Là encore, c'était trop tôt. D'ailleurs peu après, j'ai pris peur et vite refermé le couvercle », lance-t-il dans un éclat de rire. Le premier d'une longue série qui viendront ponctuer la conversation. Rires de défense, rires pudiques, mais aussi rires d'une gaieté et d'une joie communicatives, liés sans doute au plaisir retrouvé dans l'écriture.

Ce plaisir, Alexandre Jardin l'a étouffé pendant plus de quinze ans, ajournant sans cesse ce rendez-vous avec lui-même et les siens, en se réfugiant derrière des romans « fabriqués », « hors la vie ». « *Je n'ai jamais écrit - à quelques chapitres près - qu'avec la distance d'un incroyant qui pratique son culte sans foi* », avoue-t-il dans son livre. Reste que ses best-sellers vont rencontrer un écho des plus singuliers. Comme ce lecteur, surnommé Ferdinand dans *Le Roman des Jardin*, qui attend chaque opus du « *troubadour du romantisme* » pour calquer sa vie sentimentale sur celle de ses personnages. « *Plusieurs de mes livres ont déclenché des Ferdinand*, reprend-il. *En fait, cela ne m'étonne qu'à moitié car mes héros, de manière quasi obsessionnelle et névrotique,*

rencontre avec Dizzi, comme il surnomme celui qui est devenu son éditeur chez Grasset. « *Après Françoise [Verny], je suis rentré dans cet isolement que connaissent les auteurs qui vendent et auxquels on ne dit plus rien. Pour écrire ce livre, j'avais besoin de quelqu'un qui m'empêche de faire marche arrière, qui me pousse dans mes retranchements et lève mes réticences.* »

Le vrai déclic, ce sera son demi-frère, Frédéric, qui le lui donnera, le jour où celui-ci décide d'entamer des démarches juridiques pour être reconnu comme le fils de Claude Sautet. « *Le feu vert, c'est lui, explique Alexandre Jardin. Sans son accord, le livre ne serait pas paru. Un jour, il est venu me voir et m'a dit : "On arrête tout et on remet les choses d'équerre." C'était sa façon de dire non au roman dont il est issu et dont Claude Sautet a tiré César et Rosalie.* » Après un silence, « *à sa manière, il a mit fin au système Jardin* ». Et à une folie romanesque dont l'écrivain avoue n'avoir livré qu'une « *version light* » afin de ne blesser personne...

Pour autant, même allégé, ce roman-vrai ne perd rien du souffle



Alexandre Jardin et les empreintes des mains de son père, Pascal Jardin

et de l'esprit de liberté qui anime ces « irréguliers » : Jean Jardin, le grand-père, dit le Nain jaune, directeur de cabinet de Pierre Laval à Vichy, éminente grise de la IV<sup>e</sup> République et financier occulte des partis politiques ; Simone, son épouse, surnommée l'Arquebuse, véritable maîtresse-femme, vivant hors du temps, d'amour et de littérature ; Pascal, flambeur et don juan impénitent, brûlant la vie par tous les bouts ; ou encore, l'oncle Merlin, champion du monde de magie, concepteur d'androïdes et de projets aussi insensés que celui de vider le lac Léman !

Ainsi, taillée à la (dé)mesure de leurs extravagances, cette fresque virevoltante nous plonge au cœur d'une comédie de mœurs, pleine de gaieté, de fantaisie débridée où la gra-

vement, les conventions et le conformisme sont impitoyablement bannis. « *A la Mandragore*, écrit Alexandre Jardin, *tout se passait comme si notre vie imaginaire avait autant de poids, sinon plus, que notre sort réel.* » C'est là, en Suisse, dans ce théâtre grandeur nature situé près de Vevey, la résidence des grands-parents où Alexandre passe ses étés, que le Nain jaune perfuse les partis politiques de tous bords avec l'argent noir du patronat, tandis que l'Arquebuse orchestre, au fond du jardin, dans un cabanon alloué aux couples illégitimes, un vaste charivari amoureux où se mêlent ministres, acteurs, starlettes, meneuses de revue, prostituées, prélat, espions soviétiques...

« *Mais, prévient Alexandre Jardin, que l'on ne s'y méprenne pas : la famille Jardin n'était pas seulement fantaisiste, elle fut un moment radical de liberté* », auquel il rend un vibrant hommage, bienvenu en ces temps de « *congélation collective* » où « *la société semble particulièrement fâchée avec l'idée même de plaisir* ».

A l'heure des comptes cependant, cette liberté radicale ne sera pas sans dommage pour les « double rate » (son père, meurt à 46 ans d'un cancer, alors que l'oncle Merlin et Emmanuel, son frère aîné, se suicideront...) et lui-même, qui ne cessera de se construire en réaction au « système Jardin ». « *En fait, reprend-il, je voyais ce que l'on voit pas, ordinairement. Que ce soit le*

financement des partis, qui a carbonisé ma vision de la représentation sociale ; ou les amants de ma mère qui habitaient chez nous. Tout était visible et surtout on en parlait librement, notamment avec ma grand-mère. Donc, fatalement, cela provoque à un moment donné une surchauffe dans votre esprit. Alors, après l'adolescence, soit vous entrez là-dedans à corps perdu, comme Emmanuel, soit vous prenez la fuite.

Lorsqu'on évoque la place des femmes Jardin, il confesse volontiers : « *Elles étaient fortes, énigmatiques, et imposaient un rythme éreintant à tous ces hommes qui tombaient comme des mouches... Pour le petit garçon que j'étais, c'était fascinant mais aussi terrifiant.* »

Rien d'étonnant dès lors qu'il leur attribue les tout premiers rôles. A commencer par l'explosive Arquebuse, née pour aimer (à près de 80 ans, elle garde la fenêtre de sa chambre ouverte dans l'espoir qu'un cambrioleur lubrique vienne la visiter), et pour pimenter une vie qu'elle a bâti de mille et une romances et facéties. Parmi lesquelles le transfert d'un ver solitaire (baptisé Zoé) de l'intestin de sa gouvernante au sien, ou une mémorable virée à Reims pour retrouver un amour de 1943, à bord de l'Alfa Romeo de feu son amant Paul Morand, pilotée par Alexandre.

A l'opposé, Zouzou, « fil rouge » du roman, entrée comme nurse à la fin des années 1960, et qui, par son exotisme normalité, va servir de garde-fou à un gamain passablement ballotté entre réel et fiction. Entre ces deux extrêmes, Louse, « *femme hors format* », maîtresse et épouse, rêvée sous les traits de Romy Schneider par son époux et son amant, mais aussi mère « élèveuse », qu'après maints détours son fils tente de saisir. « *C'était hallucinant car en même temps qu'elle nous plongeait dans un véritable chaos, elle savait également nous structurer. En ce sens, elle me demeure assez incompréhensible. Et puis, il y a tellement de personnalités en elle que, même pour le romancier, elle est très difficile à approcher.* »

Aujourd'hui apaisé par ce livre de réconciliation avec les siens et sa part Jardin, qu'il assume désormais avec gaieté - « *je pense que cela ne risque plus de me tuer !* » -, le romancier confie qu'il veut se donner du temps pour digérer ce texte. Ainsi, dans l'immédiat, va-t-il s'atteler à l'écriture d'un scénario pour Alain Delon, guest-star du dernier chapitre qui s'obstine à l'appeler Pascal... « *Que voulez-vous, j'aime les monstres, les goinfres de vie, on ne se refait pas !* »

Christine Rousseau

(1) Gallimard, 1997, et « Folio », n° 3206.

(2) *La Guerre à neuf ans* et *Guerre après guerre*, de Pascal Jardin, avec une préface inédite d'Alexandre Jardin, viennent d'être réunis en un volume en poche (Grasset, « Les Cahiers rouges 320 p., 9,60 €).

★ Signalons la sortie en CD du *Roman des Jardin* lu par son auteur (Lire dans le noir, 5 CD, 23 €).

## L'ARQUEBUSE VUE PAR SON FILS ET SON PETITS-FILS

« Elle était superbe, au physique comme au moral. D'un anticonformisme ahurissant, elle passait du mutisme le plus complet à la provocation la plus vibrante. Elle n'avait peur de rien et cette hardiesse alliée à sa beauté engendrait un mouvement de jeunesse perpétuellement renouvelé, dont rien ne semblait jamais devoir un jour stopper la marche. Pendant près de trente ans, j'ai su ce qu'elle pensait avant même qu'elle ne le pense. Maintenant je ne sais plus où elle va. Chez elle, la méditation a chassé la gaieté, sa fureur à vouloir tout comprendre l'empêche d'agir jusqu'au plan domestique le plus élémentaire. Je l'aime mais je lui en veux d'avoir accepté une certaine vieillesse. »

Pascal Jardin in *La Guerre à neuf ans*, 1971, page 89.

« A quatre-vingt-deux ans, cette sédentaire notoire me supplie de la conduire jusqu'à Reims pour y retrouver l'amant qui lui donna tant de joie physique et spirituelle pendant la guerre. (...) La requête de l'Arquebuse me laisse sans voix. (...) De 1943 à 1989, l'Arquebuse n'a franchi les grilles de son parc que cinq fois, et jamais pour s'exporter jusqu'en France. Elle est de ces vraies lectrices qui ne changent de latitude qu'en fréquentant un roman. (...) Et soudain, la vieille se déclare voyageuse ! (...) Avant de tirer le rideau, l'Arquebuse veut encore valser une dernière fois au bras d'un amant qui, dans son esprit, aura toujours l'âge des libertés qu'ils goûtèrent ensemble. »

Alexandre Jardin in *Le Roman des Jardin*, pages 57-58.

## Produits de saison

### Suite de la première page

Premièrement : l'auteur. De plus en plus seul dans un univers où il est d'abord un *content provider* (fournisseur de contenu). S'il n'en accepte pas les lois, il n'a qu'à se laisser mourir. Ou s'en remettre à la postérité. Mais sur quelle éternité peut-il compter lorsque le pilon de l'éditeur ou les bactéries du papier auront tôt fait de réduire son livre en bouillie ?

Deuxièmement : le libraire. Sa boutique ressemble de plus en plus à « un supermarché où tout étincelle ». Les produits semblent de bonne qualité, mais leur saveur est décevante. « *De la même manière qu'on a sélectionné les fruits et les légumes en privilégiant l'aspect plutôt que le*

*goût, on a croisé les bons livres avec les mauvais et, avec le temps, la médiocrité s'est imposée.* »

Troisièmement : le directeur littéraire. Ne lit pas ou très peu. Heureusement qu'il peut s'appuyer sur des « *jeunes femmes issues des meilleures universités, qui acceptent souvent de travailler pour un salaire moins important que la bourse qu'elles touchaient étudiantes* » et qui, dans leur chambrette bon marché, avalent les manuscrits qu'il n'ouvrira probablement jamais.

Quatrièmement : l'éditeur. Aime par-dessus tout le genre du synopsis, c'est-à-dire la brève description du livre visant à accrocher le large public. Ugresic s'est amusée à en rédiger quelques-uns. Exemple : « *XIX<sup>e</sup> siècle, en France. Une belle jeune femme mariée à un médecin de province rêve d'amour. Ecartelé entre un époux ennuyeux et un pre-*

*mier puis un deuxième amant, accablée de dettes (...), elle se suicide. Le livre est destiné à un large public féminin.* » L'éditeur l'encourage : « *Remplacez le XIX<sup>e</sup> siècle par le XX<sup>e</sup> et ajoutez quelques amants. Quant au mari, trouvez-lui quelque chose, qu'on découvre qu'il est gay finalement. Et renoncez à ce suicide final. Ce n'est pas du tout crédible.* » Dubravka Ugresic a « *testé le marché* » : Shakespeare, camouflé, s'en sort bien, mais Joyce ne passe nulle part. « *L'Homme sans qualités, bien que je l'aie présenté comme un soapopera, a fini à la poubelle.* (...) *Hemingway ne s'en est pas mieux sorti. Enfin, j'ai quand même réussi à vendre Le Vieil Homme et la mer. J'ai déguisé le sujet. J'ai insisté sur l'aspect écologique. J'ai transformé le vieillard en Cubain, de belle prestance - et homosexuel. On a aussitôt accepté mon synopsis.* »

Il faudrait pouvoir poursuivre la liste, car nul n'échappe au mordant de Dubravka Ugresic. Ni les agents littéraires, ni les critiques, ni les habitués des foires du livre. A côté de l'arrogance inculte et de la paranoïa généralisée, l'auteur pointe aussi la censure du marché roi. Sans doute fallait-il, comme le suggère la quatrième de couverture, « *avoir été élevée derrière le rideau de fer dans l'amour de la littérature (la vraie) et l'admiration de l'Ouest, pour peindre avec tant de férocité la vie littéraire en Occident* ». Caustique et persifleur, ce livre n'est pas un livre, en effet, c'est un dépuratif salutaire. Un euphorisant destiné à tous ceux qui s'inquiètent des dérives du système. En ces temps de rentrée littéraire, il n'est pas déconseillé de s'en abreuver par large rasade. A la vôtre !

Florence Noiville